

Roman de Fantasy

Christelle Dumarchat

UN PETIT COIN SI TRANQUILLE

Les enchanteresses, Tome 1



Atramentada

2015 Christelle Dumarchat
Tous droits réservés

Illustration de la couverture : photo Pixabay sous licence CCO Public Domain
<https://pixabay.com/fr/campagne-rayons-la-lumi%C3%A8re-du-soleil-801837/>

Publié en janvier 2015, par :

Atramenta

Riihitie 13 D 14, 33800 Tampere, FINLANDE

www.atramenta.net

Christelle Dumarchat

UN PETIT COIN SI TRANQUILLE

Les enchanteresses, Tome 1

Roman de Fantasy

Atramenta

Dédicace

À Julien et Vincent, mes deux enchanteurs...

*

Ανάγκη

Chapitre 1 : Installation

J'ouvris les volets sur une matinée que j'espérais pleine de promesses.

Un matin clair, doux, chaud et printanier.

C'était une journée qui s'annonçait resplendissante.

J'allai prendre mon petit déjeuner, puis faire une toilette rapide. Je brossai doucement mes longs cheveux blonds, puis je déposai un peu de fard gris sur mes paupières pour accentuer le bleu de mes yeux. Ensuite, je m'habillai d'une jupe longue à petites fleurs – qui flattait ma petite taille – et d'une tunique en soie bordeaux avec une bordure en dentelle blanche. Je sortis et fermai la lourde porte derrière moi. Ma fidèle deux-chevaux m'attendait devant le portail. Elle démarra très bien. Un jour où elle n'était pas récalcitrante tenait du miracle !

J'empruntais une route de campagne étroite et sinueuse, au milieu des frondaisons de la forêt environnante, sous une alternance d'éclats sombres et lumineux : un trajet sans problème, en direction de la poste du village voisin, afin d'envoyer ma dernière traduction. Au son de la radio locale, je me laissais aller à penser à ma vie actuelle.

Ma connaissance des langues se révélait fort utile dans cette nouvelle existence puisque c'était un moyen de vivre différemment, sans tricher sur ma personnalité. J'éprouvais un avant-goût de liberté, avec un travail qui me satisfaisait. Ma solitude ne me pesait pas et la nature qui m'entourait devenait un moyen de me ressourcer, de retrouver mon énergie, de m'apaiser. Depuis que je résidais dans ce petit coin de campagne, je ne me lassais pas d'explorer les environs,

ou à pied, ou en voiture, toujours à la recherche d'une source, d'un monument nouveau à découvrir. Cette région était si riche ! J'avais la possibilité de lire, d'apprendre, et de prendre le temps de faire les choses à mon rythme. Cette organisation me convenait tout à fait.

J'avais tant besoin de me retrouver, suite à tous ces événements, à cause de toutes ces choses néfastes perçues et vécues.

J'avais tant redouté de basculer...

Une fois sortie du bois, après avoir emprunté une route un peu plus grande, sinuant au milieu des champs, je pus voir au loin se profiler la pointe d'un clocher et j'arrivai facilement à ce gros hameau constitué principalement d'une grande rue où se rencontraient d'abord l'épicerie, puis l'école, et, face à face, la mairie et la poste. Au fond, sur un côté de la petite place ombragée par des platanes sans doute séculaires, on pouvait apercevoir l'église. Je me garai devant ma destination, puis je sortis de ma voiture sans prendre le temps de la fermer à clé – il n'y avait aucun risque que l'on me dérobe quoi que ce soit ! –, et j'entrai dans le bureau de poste qui se trouvait dans un bâtiment ancien en pierre, sur le fronton duquel on pouvait lire, gravé en grosses lettres : POSTE TÉLÉPHONE TÉLÉGRAPHE. J'aimais beaucoup ce petit village qui recelait de trésors évoquant une histoire beaucoup plus ancienne que son apparence pouvait le laisser prévoir. Chaque pierre respirait, son cœur battait au rythme de ce qu'elle avait pu voir. Tout simplement, je me sentais bien céans, comme si j'y avais toujours vécu. La première fois que j'étais venue ici, cette sensation de déjà-vu m'avait presque submergée. Pendant que je faisais peser, puis timbrer la grosse enveloppe, j'échangeai quelques mots avec la receveuse, ensuite je rentrai chez moi, après être allée chercher mon pain à l'épicerie.

J'avais trouvé cette petite maison dans un endroit quelque peu isolé et paisible où j'allais pouvoir récupérer mon énergie, et me retrouver, en laissant derrière moi tout le reste.

Enfin...

Sa découverte avait été un vrai coup de cœur.

Il était vrai qu'il s'agissait d'un pavillon assez modeste, avec sur

le devant un jardin consacré aux fleurs, clos par un grillage et un portail vert. Une demeure accueillante, en gros moellons, avec une toiture en tuiles rouge orangée, comme je les aimais. Une petite maison de fée en quelque sorte, placée entre des champs et le grand jardin du voisin, dont on pouvait faire le tour en voiture. D'ailleurs, je garai ma vieille compagne sous le petit appentis en bois accolé à la maison qui donnait sur le côté du jardin. J'allai refermer le portail, puis je rentrai par la porte principale.

Le seuil était de plain-pied avec une belle porte en bois surmontée d'un vitrail rectangulaire où se dessinaient des fleurs et des arabesques, entourée par une glycine.

Une fois entrée, je me dirigeai vers la droite pour aller dans la cuisine déposer le pain. Cette dernière était lumineuse et simple avec une fenêtre donnant sur la route et une autre sur le jardin du père Antoine – un vieil homme adorable, mais avec un caractère légendaire ! C'était la seule pièce, avec le couloir, où j'avais conservé le carrelage ancien avec son alternance de grands carreaux noirs et blancs. En face, de l'autre côté du couloir en T, se trouvait le salon-salle à manger avec sa grande baie vitrée, que j'avais fait poser dès mon installation, qui couvrait une bonne partie du mur, ouverte sur la campagne environnante. Puis deux chambres se faisaient face – une servant de chambre d'ami –, et enfin la salle de bains, ainsi qu'une pièce que j'employais comme buanderie et local de rangement au bout du couloir. Les combles étaient quasiment inexistantes, et comme on ne pouvait y accéder que par une échelle pliante, j'avais préféré y entreposer des cartons vides et d'autres objets inutiles dans l'immédiat. Il y avait aussi sur le côté, une porte qui permettait de se rendre au jardin, que je souhaitais plein de légumes pour bientôt. Autant que mes connaissances en botanique servent utilement, mais sans faire intervenir mon pouvoir principal !

Je m'assis ensuite à la grande table de la salle à manger où, sur le bois épais en chêne patiné, j'avais posé mon ordinateur. Je l'allumai et je continuai la traduction de ce roman italien que j'avais reçu la semaine dernière. Ce travail m'absorba pendant presque deux heures jusqu'au repas de midi. Puis, je me plongeai dans un autre de mes

petits bonheurs : la cuisine.

Il n'y a rien de mieux, de plus utile que de faire des actes soi-même. Je l'ai toujours pensé, et j'ai toujours essayé de m'y tenir, ce que beaucoup ont pu me reprocher, ou n'ont pas compris. Il est tellement plus aisé et moins fatigant de tout faire par magie ! Ce fut aussi une des raisons qui me poussa à opter pour ce choix de vie : retrouver le sens, les valeurs d'une vie humaine normale et l'utilité de certains gestes de la vie quotidienne, d'employer mon corps et mon esprit à des actes véritablement nécessaires.

Je pris plaisir à cuisiner une escalope panée et des petits pois, puis je mangeai tranquillement, assise à la petite table en pin carrelée de blanc et de beige de la cuisine, aux murs peints en crème et aménagée en bois clair. Cette pièce respirait la chaleur et la douceur : c'était un endroit convivial, éclairé par les fenêtres bordées de rideaux blancs aux motifs bucoliques, avec pour seul rappel de ma vie passée ce petit placard contenant mes herbes que je renouvelais le plus souvent possible et auxquelles je n'avais recours que lors de légers soucis de santé. Ensuite, je décidai d'aller passer un peu de temps dans mon jardin.

La voisine, Mme Brachet, propriétaire de la ferme voisine, était en train de faire une promenade avec son chien le long du chemin qui serpentait derrière le grillage. Elle en profita pour engager la conversation et me donner quelques conseils de jardinage que j'écoutai poliment. Si elle savait ce que je pouvais faire sur les plantes et leurs croissances !

— Le mois de mai est vraiment le mois privilégié pour commencer à planter et à préparer aussi les plantations futures, commença-t-elle, après un bonjour plein d'entrain, comme à l'accoutumée.

— Bonjour ! En effet. Je vais semer des radis, planter des salades. Je vais aussi effectuer une première plantation de choux qui pourront être mangés en automne. Les tomates attendront le début du mois de juin, ainsi que les courgettes et les autres légumes. Je préfère commencer par ceux qui ne risquent rien encore ! Les saints de glace ne sont pas encore passés, lui répondis-je.

Je ne devais pas exercer de contrôle sur les éléments, mais faire avec la nature et ne pas essayer de la modifier, ne serait-ce que pour conserver une discrétion salutaire, et par dessus tout pour continuer à me reposer et à récupérer.

— Vous êtes bien jeune pour connaître cela. Vous m'avez bien dit que vous aviez vingt-cinq ans !

Elle semblait surprise, mais elle poursuivit quand même, sans attendre ma réponse :

— Et cela va être dur toute seule...

— Mon grand-père adorait le jardinage et j'ai vu ce qu'il faisait quand j'étais petite, sans compter les conseils qu'il m'a donnés, ripostai-je.

Encore un mensonge ! Je suis jeune ! Mon Dieu ! Vingt-cinq ans ! Si elle savait la vérité, elle partirait, poussée par la peur ! Et mon grand-père ! Enfin ces mensonges étaient indispensables à ma nouvelle vie.

Je continuai pourtant, même si j'étais profondément troublée par mon imposture car c'était une dame très gentille et à la curiosité assez pondérée. Très peu envahissante, elle s'était toujours montrée d'une grande amabilité à mon égard :

— Le travail ne me fait pas peur, la terre est souple. De plus, votre fils a déjà eu la gentillesse de me préparer le terrain avec sa charrue. Et je vais aller à mon rythme, puisque je ne peux pas laisser mon travail de côté.

— C'est vrai, quelle profession exercez-vous déjà ?

— Je suis traductrice, alors je travaille à la maison. Étant donné que c'est à moi de gérer mon temps, je dois donc ne pas me laisser disperser, sinon je n'avancerai pas, et je ne pense pas que les éditeurs apprécieraient que je leur remette avec trop de retard le travail demandé !

— C'est intéressant ! Et c'est un bon travail ? Quelles langues connaissez-vous ?

— Le bon côté des choses, c'est que je lis les livres avant leur parution, ce qui est très agréable, des livres en anglais, allemand et italien.

J'abrégéai alors cette discussion, me servant de mon travail comme excuse, gênée, sachant que mentir n'était pas mon fort. En effet, cela se voyait trop sur mon visage, je n'avais jamais été bonne dans l'art du bluff. Je rentrai dans la maison pour continuer ma traduction. Au moins en travaillant sur la langue, je n'avais pas besoin de tricher, je n'avais qu'à utiliser mon don et mon savoir, tout ce qu'il m'avait été possible d'apprendre au fil de ces années, au fil de mes lectures, au fil de mes expériences et de mes rencontres, et laisser ma sensibilité pour les mots faire le reste. De plus, cette parenthèse allait me permettre de m'initier à de nouveaux idiomes : je pensais me lancer dans le mandarin et aussi revoir mon russe, ainsi que mon espagnol. J'allais pouvoir exploiter mes facilités dans ce domaine et découvrir de nouveaux auteurs, voire éventuellement approfondir plus de choses en histoire de l'art. Heureusement beaucoup de projets et beaucoup de temps s'ouvraient à moi dorénavant...

Le jour déclinant, j'arrêtai de travailler et éteignis mon ordinateur. Je préparai mon repas pour le soir – une simple salade composée –, puis j'allai choisir un livre, parmi mes récentes acquisitions, sur les lourdes étagères de ma bibliothèque qui couvrait tout un mur du salon face à la baie vitrée. Sur un coin, il y avait un petit placard qui se fermait à clef pour les livres un peu plus particuliers. Ce meuble, conçu par un ébéniste de talent, était en bois massif foncé, facilement démontable, pouvant se modifier selon mon gré, grâce à tout un système de chevilles et d'encoches très ingénieux. Il était aussi très solide. Cela faisait des années que je le possédais, il me suivait partout. Si beaucoup de mes livres se trouvaient encore dans des cartons, même si cela faisait près de deux ans que je vivais ici, il y en avait déjà un nombre conséquent, foisonnant, très hétéroclites, avec un système de rangement très personnel qui y étaient disposés.

Cette journée calme et sereine se concluait sur une soirée somme toute banale.

Finalement j'allai me coucher dans la plus grande chambre de la maison qui était occupée par des meubles en sapin couleur miel, peinte en bleu pâle et blanc cassé, avec un carrelage tout simplement

blanc. À la seule fenêtre, donnant sur les champs, étaient disposés des rideaux de lin naturel, avec des entraves en velours marron clair. Après avoir fermé les volets, je me glissai dans mes draps bleu ciel, et je m'endormis rapidement.

Le combat était en pleine fureur. Nous ne voyions rien aux alentours.

Fumée noire et éclairs rouges.

L'odeur de sang et de brûlé dominait partout.

Mon cœur semblait prêt à éclater à cause de l'énergie qu'il me fallait employer pour me défendre et pour me battre, mais aussi du fait de l'odeur pestilentielle qui se répandait autour de nous, provoquant une nausée insupportable, continue.

Je me sentais sombrer de plus en plus parce que mes forces déclinaient. Mes jambes me portaient avec difficulté, et mon esprit était embrouillé.

Leurs attaques gagnaient en intensité : ces esprits maléfiques semblaient se nourrir de la force de nos pertes et aussi des leurs – par malchance moindre que les nôtres.

Ils se renforçaient, et nous, nous déclinions.

Autour de moi, je ressentais la perte de confiance qui gagnait inexorablement.

Sarah n'arrivait plus à maintenir son champ de force face à la puissance exponentielle de leurs attaques incessantes. Philippe ne savait plus que faire pour apporter de l'énergie grâce à ses incantations, il ne savait plus où donner de la tête pour soigner et guérir. Et les Anciens, eux qui en avaient déjà tant vu, étaient désarçonnés face à cette bataille qui devenait de plus en plus inégale. Nos jeunes disciples ne savaient plus à quoi se raccrocher : ils nous scrutaient, cherchant dans nos regards le bon comportement à adopter.

Face à cela, je m'efforçais de réfléchir promptement : nous pouvions nous en sortir, il devait y avoir une solution. Je soupirais pour m'éclaircir la pensée.

Alors une idée me vint en un éclair : nous devons nous

rassembler, mettre nos points forts en commun.

En observant plus attentivement, je notai la présence d'un être vêtu de noir, en retrait, qui ne faisait qu'observer, bougeant ses mains avec des gestes précis. Nos adversaires semblaient effectuer les ordres donnés de cette manière. Je comprenais subitement que c'était sur lui que nous devions nous focaliser, et plus seulement nous disperser sur plusieurs cibles.

J'envoyai alors un message mental à tous. Heureusement nos esprits étaient encore liés. Je tâchai de faire résonner psychiquement le mot union. Nous nous regardâmes et nos pensées se réunirent sur un même objectif : cet être le plus noir de tous, cet observateur diabolique.

Steven, Stella et moi-même, nous lui envoyâmes une boule d'énergie en même temps. Sophia tenta, par une de ses créations d'images, de bloquer son esprit afin d'effectuer une diversion habile, et les autres se chargèrent de guetter la moindre faiblesse de tous les autres êtres en noir.

La créature sembla désarçonnée par notre attaque commune. Visiblement, cette action sur son esprit la gêna un instant. Mais elle résista. Alors Sophia s'occupa, avec sa discipula Salomé, de produire des illusions sur les autres êtres qui perdirent pied très rapidement. Elles réalisèrent des images de nous de part et d'autre, multipliant ainsi nos apparences fictivement. Les êtres vêtus de noir frappaient au hasard, même sur leurs propres éléments, comme aveuglés, et ainsi ils causèrent leur propre perte.

Un grand brouillard gris foncé, opaque et glacial se profila alors sur la terre, pareille à une grande vague, glissant, nous encerclant, nous aveuglant à notre tour. Quand il fut légèrement évaporé, le solitaire homme en noir avait disparu, laissant derrière lui ses alliés morts, comme fondus, baignant dans une espèce de lave écarlate, infecte et gluante d'aspect.

Nous nous regardâmes, absorbés dans une incompréhension totale face à ce geste lourd de conséquences : il les avait tous tués, pour ne laisser sans doute aucun témoin. Son identité resterait donc inconnue. Nous ne pouvions qu'émettre des hypothèses sur celle-ci.

Cette fuite était si soudaine !

Qui était-il ? Qu'avait-il voulu prouver ? Que cherchait-il dans ce combat ? Nos questions demeuraient sans réponses.

Avec fulgurance, une certitude me frappa : il allait revenir, et cette fois-ci, il mettrait certainement toutes les chances de son côté pour gagner...

Je me réveillai en sueur.

Ces cauchemars étaient toujours là, comme une trace prénante de ma vie antérieure, de cette appréhension d'un danger imminent qui ne me quittait pas, semblable à un mauvais présage.

Comme il était près de cinq heures du matin, je décidai de me lever et d'aller prendre une douche, pour me débarrasser non seulement de cette sueur, mais surtout de cette odeur sentie lors de ce cauchemar qui semblait encore tout imprégner. La vapeur ambiante parfumée à la lavande et au lilas me fit du bien, et m'aida un peu à me rasséréner. Je préfèrai ensuite aller lire dans mon salon-salle à manger, plutôt que de revenir me coucher, les images étant encore trop présentes. Je m'installai sur le canapé, après avoir monté le store de la baie, afin de voir le jour se lever et retrouver mon calme.

Lorsque la douce et rassurante lumière matinale arriva, j'allai à la cuisine pour prendre mon petit déjeuner. D'ores et déjà, cette journée promettait d'être aussi agréable que la précédente.

Néanmoins toujours dominée par ce rêve, je choisis de reprendre quelques incantations, dans l'intention d'en mémoriser de nouvelles, et peut-être de trouver une solution contre ces cauchemars récurrents dans le savoir des Anciens, même si j'avais résolu d'éviter le plus possible l'emploi de la magie.

Je pris dans ma bibliothèque le *Liber Majorum* de ma famille, ce vieux grimoire à la couverture de cuir marron foncé patinée par le temps et l'usage, aux dorures un peu disparues, mais dont la symbolique était toujours aussi puissante, avec ces signes protecteurs et familiaux composés d'une croix occitane, au sein d'un *praesidio orbis*, dessiné grâce à des branches entrelacées avec des fleurs, dans lequel s'inscrivait aussi un carré marquant les *quatuor elementorum*.

Entamant mentalement l'incantation d'ouverture, j'attendis qu'il se révèle :

Ouvre-toi sous mes doigts
Que je te montre ma foi.
Le chant, les mots annonce,
La vérité sans fard énonce.
Que jamais tes paroles
Sous la menace ne volent.

Le *Liber* s'ouvrit lourdement dans un bruit de parchemin qui craque en dégageant son odeur caractéristique de lavande, de lilas, de cèdre et de papier ancien. La protection agissait toujours : je savais que sous ce charme les pages apparaîtraient blanches au néophyte qui tenterait de le lire, ou à toute personne ayant de mauvaises intentions. Il lui était même possible de se défendre par un sortilège de feu ou par une malédiction si une des incantations retranscrites était employée dans une volonté de nuire. De plus, il ne pouvait actuellement être ouvert que par moi, dernier maillon de cette chaîne d'enchanteurs multiséculaire.

Ce livre était ancien : il appartenait à ma famille depuis très longtemps et il contenait une partie de nos connaissances en magie, se transmettant de génération en génération selon le vœu de cette lointaine ancêtre qui en avait été l'instigatrice. Bientôt, ce serait à mon tour de le faire, il fallait que je me préoccupe de cela, ne pouvant pas rester la dernière de cette lignée si puissante.

Enfin, je laissai de côté cette triste pensée. Peut-être plus tard...

Je feuilletais ce grimoire en faisant très attention et j'arrivais à la fin, avant les pages vierges, là où de nouvelles incantations pouvaient être écrites afin de continuer cette transmission des connaissances. Je sortis de l'ancienne boîte ouvragée en bois de merisier – dissimulée elle aussi dans le placard –, fermée par une serrure à la ferronnerie ciselée, mon matériel de dessin pour continuer les illustrations des dernières incantations retranscrites dans une calligraphie ancienne – calligraphie que j'avais appris à maîtriser.

Dans cette maison, avec cet environnement dénué de magie, perpétrer ce protocole semblait étrange et inapproprié, mais cela me faisait du bien, et j'éprouvais une véritable satisfaction dans l'accomplissement de ces gestes.

Le travail d'enluminure était important car la magie des pigments, issus de différentes matières naturelles, agissait comme une protection supplémentaire, ainsi que la symbolique de certaines figures. Il ne s'agissait donc pas seulement de réaliser un dessin, mais aussi d'obéir à un rituel immémorial. Ces enluminures étaient difficiles à faire. Dès lors la concentration et la précision devenaient indispensables. Je n'avais pas l'assistance de *Magister* Martial, je ne me trouvais pas non plus dans son atelier, mais il m'avait suffisamment bien formée pour que je sache exécuter les bons gestes : le travail d'écriture et de peinture faisait partie de notre formation, attendu que savoir recopier magiquement des incantations obéissait à un devoir de retransmission.

Les couleurs étaient miscibles, brillantes, naturelles et sacrées. Le pinceau fin, en bois de hêtre pour le manche et en poil de cheval, réalisait les tracés avec une grande sûreté, de lui-même, juste guidé pour les sujets par mon esprit qui donnait les indications nécessaires. J'avais à peine besoin de le tenir, il mélangeait les nuances avec exactitude et formait des arabesques infinies, compliquées, minutieuses, qui rendaient le dessin approprié et souhaité.

Je ne vis pas le temps passer. J'étais tellement absorbée par cette activité que je pus finir le décor de deux incantations. Lorsque je rangeai la boîte et le grimoire dans mon petit casier fermé aux yeux curieux, j'allais mieux. Avec ce petit moment au contact de la magie, j'avais réussi à oublier cette nuit agitée, gâchée par ce mauvais rêve. Il m'avait aussi été possible de lire deux ou trois incantations contre les *mala somnia* : si ces mauvais rêves continuaient, je pourrais tenter d'en énoncer une, et voir si un quelconque bénéfice psychologique pouvait en découler.

Comme il était presque treize heures, je me rendis dans la cuisine pour me restaurer hâtivement, me faisant simplement un sandwich, y ajoutant le reste de la salade de la veille au soir. Après je jardinaï

pendant une petite heure. Je mis ce moment à profit pour nettoyer les massifs qui entouraient la porte d'entrée et planter quatre pieds de lavande dont je pourrais récupérer les graines pour différents emplois. Cette plante avait tellement de vertus, nonobstant le fait que je l'appréciais particulièrement. Elle ajouterait aussi une protection supplémentaire à la maison. Puis je m'installai à ma petite table extérieure en fer forgé avec mon ordinateur pour travailler, car l'après-midi était vraiment douce. Et ce jusqu'à la fin de la journée. Je pris de nouveau un repas rapide et ensuite je regardais un film pour me changer les idées. J'allai me coucher, non sans avoir cette fois-ci glissé une branche de lavande sous mon oreiller, que j'avais prélevée sur un des jeunes plants, afin de faciliter un sommeil plus serein, ne souhaitant pas revivre les cauchemars de la nuit précédente. Je m'endormis rapidement, bercée par cette odoriférante et apaisante plante.

Chapitre 2 : La rencontre

Le samedi, c'était jour de marché à la ville voisine.

Après une bonne nuit sans rêves difficiles, je me réveillai reposée et beaucoup plus sereine, prête à partir de bonne heure de la maison, car je souhaitais effectuer plusieurs achats, ainsi que faire un détour par la bibliothèque pour ramener des livres, et en prendre d'autres. Toujours ma soif insatiable de connaissances et aussi de découvertes de nouveautés ! Il me fallait aussi des livres de jardinage, afin d'éviter de faire des erreurs dans la production de mes fleurs et de mes légumes, car je craignais que certaines de mes facultés ne faussent la vraie culture des plantes. Ce qui ne manquerait pas de surprendre mon voisinage...

Le trajet fut agréable, et comme il était encore tôt, je pus pénétrer sans problème dans la ville par les petites rues. Comme de coutume, je me garai dans cet endroit tranquille : une petite venelle calme, adjacente au marché, d'où je pourrais repartir plus commodément.

Je me dirigeai, à pied, vers le centre où autour de l'église et sur sa place était installé le marché. Celui-ci était typique avec ses étals variés, odorants et bruisants : fleurs, légumes, vêtements, produits locaux... Toutes les petites boutiques disposées sous les arcades, qui entouraient la place, étaient ouvertes, faisant déborder leurs marchandises sur les vieux pavés. Je commençai à déambuler lentement à la recherche de mes futures emplettes, marchandant les prix, profitant de cette belle matinée ensoleillée et du spectacle multicolore offert, observant le comportement des gens.

J'aperçus alors un homme qui retint mon attention : il était beau, mais d'une beauté trop parfaite, presque statuaire, son teint était pâle, contrastant avec sa chevelure courte, épaisse et brune. De haute stature, il dominait les personnes alentour. Habillé simplement, mais élégamment, d'une chemise bleue et d'un jean noir, il possédait une certaine prestance. À un moment il leva la tête et, furtivement, je pus croiser un regard vert, magnifique et dense.

Pourtant, ce fut autre chose qui m'attira : sa façon d'évoluer était si singulière, à la fois féline et souple, que je ne pouvais m'empêcher de la remarquer. Elle me rappela une espèce du monde magique, et essentiellement une des plus dangereuses, prédatrice : un vampire. À l'énonciation de ce mot, aussitôt une autre idée m'assaillit : et s'il y en avait d'autres ? Néanmoins, j'avais une impression bizarre au sujet de cet homme. Il y avait en lui cette différence qui m'interpellait. Je fis en sorte de contrôler ma respiration, qui était devenue plus rapide, car il fallait que je retrouve mon calme de manière à ce que mon jugement redevienne clair et réfléchi : je ne devais laisser aucun a priori influencer ma réflexion.

C'était étrange : d'habitude, j'arrivais à cerner sans erreur, sans aucune difficulté ce qu'était un non-humain, même s'il se dissimulait sous une apparence différente de la sienne. Une espèce de sonnerie d'alarme se déclenchait dans mon esprit pour me signaler s'il y avait danger ou pas, si je devais me méfier, faire attention, et éventuellement envisager une défense, ou, au contraire, laisser les choses en paix. Mais là, j'étais dans l'incertitude.

Cependant, cet homme possédait leur aspect : cette peau blanche, cette élégance, cette façon de se mouvoir fluide et précise, cette insolente beauté ; néanmoins il y avait cet infime détail qui me perturbait. Je n'avais pu que les croiser un instant, mais ses yeux étaient d'une teinte franche, d'un vert éclatant, pétillant même, alors qu'ils auraient dû être morts, sans reflets, sans aucune vivacité. Ils étaient comme... humains. Oui, humains ! Voilà ce qui n'allait pas. Pourquoi ? J'étais sûre de moi, de mes sens, de ce que je ressentais : c'était un vampire. J'en avais suffisamment rencontrés pour savoir les repérer, mais là mes critères devenaient totalement obsolètes. Il

fallait que je tire cela au clair. Moi qui avais décidé de ne plus utiliser de moyens surnaturels... Mon dessein était pourtant de protéger les mortels, c'était mon devoir. S'il était dangereux par sa nature même, j'étais dans l'obligation de l'empêcher de nuire.

Je cherchai aussitôt la meilleure façon de l'amener à se trahir, du seulement moins devant moi. J'allais devoir en savoir plus sur lui, mais avec des outils qui favoriseraient ma discrétion : transformation, invisibilité... Je n'avais encore ni choisi, ni établi de plan précis.

Tout en continuant ma déambulation, j'amorçais alors une préparation mentale. Ils étaient maîtres dans l'art de l'esquive, par leur rapidité, mais j'avais en ma possession plusieurs atouts pour le battre sur ce terrain.

Pour le moment, il ne semblait pas avoir de mauvaises intentions envers quiconque sur ce marché, car je n'apercevais aucuns des signes démonstrateurs de sa soif : le regard qui s'assombrit, qui se rétrécit, et un aspect qui devient presque bestial, celui d'un animal prêt à bondir – j'avais eu malheureusement l'occasion de me retrouver face à certains dans cet état –, ou du moins ayant l'air à l'affût, même si, bien sûr, étant au milieu d'une foule, il devait être discret. Je continuais à le suivre du regard, en attendant de faire plus, pour mieux prévoir la suite des événements. Mais maintenant, je n'étais plus vraiment d'humeur pour profiter pleinement du spectacle coloré des étals, des odeurs mélangées de légumes, de fleurs, de cuissons, des cris, des rires, de cette animation si conviviale, si agréable... Je faisais semblant. Lui, il paraissait prendre son temps : était-il en repérage ? Cherchait-il une proie facile ? J'avais du mal à comprendre son comportement.

À cet instant, un autre détail me frappa plus particulièrement : nous étions en plein jour, le soleil matinal éclairait de sa lumière vive, le ciel n'était pas couvert, et il était là, sans peur, sans avoir l'air de se sentir menacé d'une quelconque manière, alors que la lumière était dangereuse pour leur espèce, même s'ils ne se transformaient pas en poussière comme le disait la légende. Sous la lumière solaire, leur épiderme réagissait et pouvait subir des brûlures

douloureuses mais qui se résorbaient plus ou moins vite, car leur peau, qui devenait presque transparente, se fragilisait alors. Ce qui n'était pas son cas, puisque, à part sa blancheur, elle était normale. Il devait être un vampire assez âgé, car seuls eux possédaient la capacité de supporter le soleil sans aucune conséquence, même s'ils devaient se montrer prudents.

J'avancais toujours au milieu des étals, mais vraiment plus rien ne me faisait envie : il fallait surtout que je ne le perde pas de vue, tout en conservant un contact visuel. Quant à lui, s'il semblait profiter du spectacle environnant, néanmoins il n'achetait rien. Il avançait tranquillement. Nous sortîmes du marché, et là les choses devinrent plus compliquées pour moi, puisqu'il y avait moins de monde, et qu'il devenait moins commode de me dissimuler, alors je choisis de rester très loin de lui afin de pouvoir continuer à le suivre.

Soudain, sans que je puisse le prévoir, il tourna dans une ruelle, et quand j'y arrivai à mon tour, je ne le vis plus. La ruelle était petite, sombre, car plongée dans l'ombre. Il était donc aisé de s'y volatiliser. Je continuai quand même. Au bout de la rue, le chemin se transformait en un sentier de pierres blanches qui se perdait au milieu des champs. Par acquit de conscience, je poursuivis ma marche jusqu'à un petit bosquet : il avait bel et bien disparu, et je ne pus que revenir en arrière sur ce constat assez rageant.

Je revins sur la place, toujours sur mes gardes au cas où, et j'achetai ce dont j'avais besoin, même si le plaisir de cette matinée n'y était plus. Après être rapidement passée à la bibliothèque, qui se trouvait sous les arcades, afin de déposer mes livres, mais sans rien prendre, je quittai cet endroit gai et pittoresque, qui ne s'accordait plus à mon humeur actuelle. En me dirigeant vers ma voiture, pensive et déconcertée, je doutais, au fond de la réalité de ces événements.

Tout à coup, je sentis une présence derrière moi.

Je me retournai, interrogative.

Il était là, m'observant de ses yeux verts transperçants, la tête penchée sur le côté.

D'où pouvait-il venir ? Et comment avait-il fait pour que je ne me

rende compte de rien ?

— Je peux savoir pourquoi vous m'avez suivi ? me demanda-t-il avec une voix dont la gravité pouvait presque paraître menaçante.

Zut ! Ou j'avais vraiment perdu la main, ou alors il était très fort à ce petit jeu grâce à ses sens surdéveloppés. Il était doué, infiniment sensible, fidèle à leur race en cela. J'allais devoir trouver une bonne justification :

— Je ne vois pas de quoi vous parlez ! répondis-je, en tentant de donner à ma voix les inflexions de la surprise la plus sincère que je pouvais, et tâchant de prendre un air innocent pour renforcer mes effets. Je n'ai fait que prendre ce chemin, continuai-je. J'apprécie particulièrement ce village très pittoresque, et quand je viens ici, j'ai pour habitude de prendre parfois un parcours différent pour voir ce qu'il y a d'intéressant autour. Ainsi je visite et je découvre mieux cet endroit. D'ailleurs, je ne me rappelle pas vous avoir déjà croisé. Vous êtes de ce village ?

— Bien joué ! s'exclama-t-il, avec un timbre rempli d'humour, mais encore d'une certaine note grave. Toutefois vous ne savez pas mentir.

J'avais l'impression que son regard avait changé, qu'il était devenu plus dur. Mais peut-être n'était-ce qu'une impression ?

— Je ne mens pas ! Qu'est-ce que...

— J'ai un pressentiment quand on me ment, mademoiselle ! me coupa-t-il brusquement.

Cela jeta un trouble sur cette conversation, mais il continua ainsi :

— De plus, je peux me flatter d'être particulièrement observateur.

Son regard se faisait maintenant encore plus inquisiteur, en totale harmonie avec son timbre vocal précédent.

— Ah ! Et..., essayai-je de dire dans une tentative inutile de réponse.

— Votre regard ne correspond pas avec vos dénégations : il est sur le qui-vive, sans lumières, et aussi...

Il marqua un temps d'arrêt, hésitant à poursuivre, mais il ajouta quand même :

— Votre odeur s'est modifiée entre le moment où je vous ai sentie

pour la première fois, et maintenant.

Sans le vouloir, il avait dévoilé les éléments qu'il me fallait : son talent d'observateur et son odorat qui percevait ce qu'un humain ne sentirait jamais. Cela me rassura : je ne m'étais pas trompée. Je faisais de mon mieux pour ne rien montrer de mon soulagement, je devais donner le sentiment que cette dernière phrase n'avait pas été entendue. Elle était trop étrange, de même qu'elle soulignait le fait qu'il n'avait nullement été dupe de mes agissements. Il m'avait repérée dès le début, et avait même dû réaliser la même chose à mon égard sans que je ne m'en aperçoive.

— J'ai dû être surprise, c'est tout, déclarai-je pour me justifier.

Je sentais que j'avais perdu la maîtrise des événements. Que m'arrivait-il ?

— Bien sûr..., rétorqua-t-il ironiquement.

Il sembla abandonner le sujet de la filature pour le moment, ainsi que cet interrogatoire, et poursuivit :

— Pour répondre à votre question de tout à l'heure, je ne suis ici que depuis peu de temps. Mais j'envisage de m'y établir pour un délai encore indéfini. C'est un endroit agréable à vivre.

Ce coin de campagne était visiblement un terrain de chasse qui lui convenait, pourtant je n'avais pas entendu parler de phénomènes inexplicables, de disparitions étranges, rien qui puisse sous-entendre qu'il ait déjà pu se livrer à un acte criminel, pourtant je savais qu'un vampire n'était pas obligé de tuer ses proies pour se nourrir. J'allais devoir le surveiller plus attentivement et surtout plus discrètement, car il ferait attention maintenant.

— Ah, et qu'appréciez-vous ici ? lui demandai-je, souhaitant, par cette question, en apprendre non seulement un peu plus sur lui, mais aussi reprendre le contrôle de mes idées.

— Les bois et les forêts environnantes, dont la densité et l'expansion offrent une faune très diversifiée pour qui sait y faire attention. Ces lieux sont très giboyeux, m'affirma-t-il avec un léger sourire en coin.

Maintenant, il avait une voix séductrice, très agréable à écouter, se voulant rassurante. J'avais oublié cette caractéristique de leur

espèce : la voix était un de leurs atouts principaux pour apprivoiser leur victime, et ils savaient en user avec beaucoup de pertinence pour influencer leur victime, l'hypnotiser.

— Vous êtes chercheur ? interrogeai-je, car sa réponse m'avait semblé très scientifique.

— Non, mais j'aime beaucoup les animaux, et une de mes activités favorites est la chasse.

Il conclut cette phrase par un rire étrange, comme s'il disait une bonne plaisanterie, dont lui seul avait la clef. Je profitai de ce moment pour me diriger vers ma voiture. Il me suivit.

— C'est la vôtre ? s'enquit-il en désignant ma vieille deux-chevaux.

— Oui, répondis-je, tout en cherchant les clés dans mon sac.

— C'est un modèle qui ne se fait plus, de collection. Mais la décoration intérieure n'est pas d'origine ! remarqua-t-il, avec un sourire ironique un peu surprenant.

— Oui, elle est increvable et très capricieuse, mais je l'adore. Et pour l'intérieur, c'est moi qui ai fait les housses, expliquai-je, mes clés dans la main.

J'ouvris la portière, souhaitant par ce geste lui signifier la fin de cet échange.

— Au revoir, lui dis-je, en montant dans ma voiture.

— Et sans doute à bientôt, car je suis sûr que nous allons nous revoir assez vite, rétorqua-t-il avec un grand sourire.

La tension du début avait disparu, et il était plus détendu, voire charmeur maintenant. Il me sembla même discerner un infime instant une subtile trace d'accent chaleureux, assez inattendu.

— Peut-être pas, répondis-je d'un ton net assez impoli, mais cela m'importait peu.

Il valait mieux, car si mon instinct ne me trompait pas, il personnifiait une menace, et cela, je ne l'oubliais pas.

— Je suis certain du contraire, insista-t-il avec un grand sourire.

— Bien, adieu, ripostai-je en appuyant bien sur le dernier mot.

— Au revoir plutôt !

Il me tourna le dos et partit sur ces mots, d'une démarche souple

et rapide.

Je le suivis du regard un instant, puis lorsque je le vis tourner dans une rue adjacente, je fermai la portière de ma voiture, en déposant sur le siège passager mes achats que j'avais jusqu'à maintenant conservés à la main – comme un geste défensif instinctif.

J'avais vraiment besoin de réfléchir à cette rencontre, et d'en faire l'analyse. Tout au long du trajet, je pensais à ces derniers événements. Arrivée à la maison, je rangeai mes achats machinalement, tout en faisant le résumé de cette rencontre.

Il y avait un vampire dans les parages, et, ce qui était assez inhabituel chez eux, il avait prévu de s'installer de façon durable. Normalement, pour les vampires, la campagne, même si elle offrait de multiples endroits pour se cacher, n'était pas si discrète que cela, car s'il se passait un fait inattendu, cela se savait très vite et prenait une ampleur considérable. Alors que la ville était plus anonyme, il était plus facile d'y disparaître. C'était d'ailleurs là qu'ils se cachaient pour le plus grand nombre, profitant des multiples endroits sombres qu'elle recelait, ainsi que de l'importance numéraire de leurs victimes potentielles. En restant ici, il mettait sa vie en plein jour, ce qui était, d'une certaine manière, dangereux pour lui. Et comme il ne se dissimulait pas, mais se montrait dans la foule aux yeux de tous, il allait devoir donner l'image d'un comportement parfait : il n'avait aucun droit à l'erreur.

Je résolus déjà de revenir au marché le samedi suivant pour voir s'il y serait de nouveau. Sinon, entre-temps, j'allais essayer de le retrouver en interrogeant, en écoutant, en tentant de récolter des renseignements à son sujet, et si ce moyen ne marchait pas, je devrais utiliser des méthodes plus magiques ! La situation était suffisamment grave pour que je recoure au pendule, à la recherche mentale, même si pour cette dernière je n'avais aucun élément personnel qui facilite celle-ci. Mais bon, je verrai bien !

J'arrêtai pour le moment mes réflexions et passai à mes activités habituelles. La journée s'écoula paisiblement, entre travail et vie quotidienne. Lorsque je me couchai, j'avais pour projet d'aller à la ville le jeudi afin de faire des courses, et je m'endormis rapidement.

Chapitre 3 : Une étrange journée

Le lendemain, je pris mon temps pour me lever et me préparer, même pour un dimanche, car la météo était vraiment mauvaise pour la saison, automnale même, alors que le bulletin régional de la veille au soir avait prévu du beau temps : une pluie drue, froide, énervante, tombait sans discontinuer, et le ciel était sombre, d'un gris noir, où ne perçait aucune chaude lumière solaire.

Pour ma part, je ressentais une atmosphère étrange, perturbante : j'avais l'impression que l'air était parcouru d'électricité. Je la percevais au plus profond de moi, et ma magie réagissait à tel point que je n'arrivais pas à me concentrer sur quoi que ce soit. Mon corps semblait osciller entre froid et chaud : c'était vraiment singulier. Je n'avais jamais perçu une sensation similaire.

Par conséquent, la matinée passa difficilement, et je vis arriver midi avec beaucoup de soulagement. Afin de détacher mon esprit de ces sensations, je pris mon repas tranquillement, puis je tentai de me mettre un peu au travail, car le temps ne me donnait pas envie d'aller faire une excursion, même en voiture. Finalement, comme je ne parvenais pas à avancer dans ma traduction, je préfèrai passer ma fin de journée à broder un peu un dessus de coussin devant la télévision. J'arrêtai un moment pour dîner d'une soupe de légumes – vu le temps un plat chaud convenait tout à fait ! –, puis je repris mon ouvrage. Cette activité simple, manuelle que j'appréciais particulièrement et qui ne demandait qu'un peu de concentration et pas de grande réflexion – puisque je n'avais qu'à suivre le modèle –,

était destinée à me détendre un peu, mais cela ne commença à agir vraiment qu'à la tombée de la nuit, et surtout lorsque cette pluie se calma enfin.

Lorsque j'allai dormir, je me doutais que ce ne serait pas une nuit reposante. En effet, elle fut entrecoupée de réveils soudains et de courts laps de sommeil : elle se révéla éprouvante pour mes nerfs, même si heureusement elle se déroula sans cauchemars.

Ce fut une nuit aussi bizarre que la journée qui l'avait précédée.

Au matin, comme la veille, j'éprouvai des difficultés à amorcer ma journée : mon corps et mon esprit étaient complètement déroutés.

Lorsque le petit Julien, le petit-fils de Mme Brachet, vint me déposer le journal – qui avait été lu par toute la famille au cours du week-end –, comme tous les lundis matin avant d'aller à l'école, il ne put s'empêcher de me dire que j'avais une tête bizarre. Mais avant qu'il n'ait commencé à bavarder plus, sa maman l'avait rappelé à l'ordre d'un coup de klaxon énergique ! Il était parti en courant, et sa maman et moi nous étions saluées par un signe de la main. Cependant, ce fut cet interlude agréable qui me permit de démarrer ma journée.

Je me mis à lire le journal pendant le petit déjeuner, que j'avais fait copieux, car j'avais le sentiment de ne plus avoir d'énergie, d'être complètement vidée. Je tournai les pages machinalement, quand je tombai sur un article qui m'interpella : un éleveur d'un petit hameau voisin avait trouvé vendredi dernier plusieurs de ses vaches égorgées, et même dépecées, par des animaux sauvages. La scène qui était décrite ressemblait à une « véritable boucherie » pour reprendre l'expression du journaliste, et il y était aussi mentionné le fait que les morsures n'étaient ni celles d'un chien, ni celles de tout autre carnassier de la région. Les traces relevées montraient même des empreintes de pas humaines. La gendarmerie menait l'enquête, même si tous ces éléments rendaient ces événements par trop mystérieux.

À la lecture de cet article, j'analysai très vite tous ces indices. Je ne voyais qu'une seule créature qui puisse agir de cette sorte, avec

ces détails : morsures animales et empreintes humaines, toutefois elle appartenait au monde de la magie, et n'opérait, si elle n'en sortait, que dans des lieux reculés, jamais près des hommes.

Je posai le journal un instant pour dresser un rapide bilan : un vampire dans le village voisin, des ogres ou des loups-garous aux alentours, même si leurs présences me paraissaient inopportunes... Mes conclusions étaient sans doute trop hâtives... Je secouai la tête.

Les prochains mois allaient devenir très singuliers, si cela continuait ainsi. Mais, je me trompai peut-être...

Ayant une nouvelle idée, je repris le journal pour le parcourir de nouveau, mais avec promptitude cette fois-ci : je n'y lus aucune mention de mort humaine suspecte. Donc le vampire ne se nourrissait sans doute pas dans les environs. J'allai chercher les journaux de ces trois dernières semaines, que j'avais laissés sur un coin du buffet de la cuisine, et je n'y trouvai rien d'anormal non plus. Cela me semblait vraiment étonnant, alors qu'il y avait un vampire dans les environs : il ne pouvait pas rester aussi longtemps sans boire du sang, mais sans doute possédait-il un véhicule qui lui permettait de se mouvoir sur un plus large périmètre, sans compter qu'il devait, comme ses congénères, être capable de se déplacer très vite ! Il fallait attendre pour avoir plus de précisions...

Je laissai tout en place pour revenir à des considérations plus habituelles. Comme cette journée ressemblait beaucoup plus à celle d'un mois de mai, je finis mes tartines et mon chocolat, je rangeai la vaisselle dans l'évier et la nourriture restante dans le frigo, puis j'allai dehors jardiner un peu, afin de profiter du calme ambiant revenu et de la chaleur naissante. Je ne rentrai dans la maison que pour prendre mon repas, ensuite je m'installai sur ma table de jardin pour travailler. Je m'efforçai de rattraper le retard accumulé la veille.

Présentement, tout paraissait redevenu familier, mais j'avais quand même l'impression que ce qui était arrivé hier allait se reproduire. Cette certitude inexplicquée ne me quitta pas de tout le reste de la journée : je verrais bien si elle se confirmerait. Je pus travailler toute l'après-midi, et même jusque tard dans la soirée, puis j'allai me coucher, laissant mes interrogations pour plus tard.

Chapitre 4 : Surprise

Peu de jours après, le jeudi, comme prévu, j'allai faire quelques courses au supermarché du bourg voisin. Je partis assez tard dans l'après-midi, mais comme je savais que je n'en avais pas pour très longtemps, cela importait peu, et je ne m'inquiétais pas plus que cela.

Ma voiture démarra tranquillement, et sur la route de l'aller il n'y eut aucun problème. J'effectuai rapidement mes achats et mis le tout dans la caisse que j'avais à l'intérieur de la malle. Je quittai sereinement la grande surface, en direction de chez moi.

Tout à coup, ma voiture commença à faire de drôles de bruits. Et voilà, il fallait que cela arrive maintenant ! Je voyais la fumée noire sortir graduellement de dessous le capot, le moteur avait maintenant des hoquets assez rapprochés. Je me garai sur le côté et sortis, mais j'étais impuissante : non seulement, je ne connaissais rien en mécanique, mais, en plus, je n'avais pas les moyens en moi pour réparer cela, ma magie n'agissant pas sur les objets métalliques ou manufacturés. Si seulement Cyril était là ! Lui au moins, il était doué en mécanique.

Bon, n'étant qu'à quelques kilomètres de la maison, il m'était tout à fait possible de rentrer sans voiture, par transport, vu que c'était désert, et que personne ne pouvait me voir ! Je rouvris la portière pour attraper mon sac et ma veste sur le siège passager, ainsi que mes clefs sur le contact, puis la refermai. Je fis le tour de ma voiture pour récupérer dans la malle la caisse de mes courses, en râlant copieusement sur ma pauvre vieille compagne de route. Pendant ce

temps, j'entendis une voiture passer à côté de moi.

J'étais sur le point de fermer la porte arrière, lorsque, de manière totalement inattendue, résonna tout près de moi une voix qui était reconnaissable entre toutes, avec ce timbre si particulier que j'avais noté la dernière fois.

— Je peux vous aider ? me proposa-t-il avec beaucoup de gentillesse.

Je pris sur moi, respirai un grand coup, et me tournant vers lui, je le regardai :

— Non merci, je vais rentrer chez moi... à pied.

Je me rattrapai vite, sinon j'aurais dit une chose qui m'aurait rendue suspecte, car très inhabituelle pour une simple humaine.

— Vous me semblez quand même un peu chargée pour effectuer un trajet à pied. Vous habitez loin ? me demanda-t-il, en inclinant sa tête brune.

— Non, pas trop loin, c'est pour cela qu'il n'y a pas de soucis, et je ne pense pas que ma voiture disparaisse pendant la nuit ! De toute façon, elle ne peut plus démarrer ! ajoutai-je en sortant la caisse et la posant par terre.

— Permettez-moi d'insister. Je vous propose de vous raccompagner chez vous, ce sera plus rapide que de marcher.

Sa voix était posée avec une touche de prévenance, et pas du tout séductrice. Il ne cherchait pas à utiliser ce que l'on appelait la persuasion vampirique, mais il était naturel.

Il me montra de la main sa voiture. Bien sûr, pour ces amateurs de vitesse, il fallait ce genre de voiture, rapide et sportive, de grande marque ! Mon pauvre véhicule faisait vraiment triste mine par rapport à la sienne ! Je ne me voyais pas du tout à l'intérieur. Il dut ressentir mon hésitation, même s'il n'en comprit sans doute pas la cause réelle, car il me déclara avec beaucoup de calme :

— Écoutez, vous n'avez rien à craindre de ma part. Et je vous promets de ne pas aller trop vite.

Il se voulait rassurant, avec un ton plein d'affabilité, ce qui renforça ma méfiance.

Je réfléchis très vite : de toute façon, s'il se passait quoi que ce

soit, j'étais en mesure de me défendre, mais cela, il n'en savait rien. J'allais peut-être pouvoir en apprendre plus sur lui. Alors, pourquoi pas ?

— Bien, je vous remercie, mais je ne peux pas laisser mes courses, montrant de la main ma caisse – que j'avais entre-temps déposée à terre –, car j'en ai besoin, répondis-je, essayant d'avoir de l'assurance.

Cet homme avait décidément le chic pour me faire perdre mes moyens. Pour moi qui avais dû affronter à plusieurs reprises des monstres ou des démons, c'était plutôt risible ! Et ses yeux verts étaient si lumineux...

— N'ayez aucune crainte, vous n'avez qu'à me les donner.

Il tendit les bras pour prendre ma caisse, qu'il déposa sur le sol, derrière sa voiture. Puis il m'ouvrit la portière et, pendant que je montais dans la voiture, il plaça mes courses dans sa malle, referma la porte arrière, et ensuite vint se mettre au volant, le tout avec une grande célérité. Le moteur démarra, il partit en douceur, à une vitesse normale, ainsi qu'il me l'avait affirmé.

J'étais dans la voiture d'un homme que je soupçonnais être un vampire...

— Je vous avais bien dit que nous nous reverrions ! me déclara-t-il de suite, avec une touche d'humour dans l'intonation et un grand sourire. Même si je ne l'aurais pas envisagé de cette manière.

— Je ne pensais pas non plus que ma deux-chevaux choisirait ce moment pour me lâcher, mais bon, je verrai avec le garagiste demain, en espérant que ce soit rapidement réparable, répondis-je, en veillant à conserver un visage neutre.

— Vous avez une solution pour vous déplacer ? me demanda-t-il avec une sollicitude qui semblait réelle.

— Je verrai avec un voisin. Ils sont tous très gentils, et je pense que le père Antoine ne demandera pas mieux que de me rendre ce service. Et puis, avec les courses, je peux tenir quelque temps sans me déplacer. J'ai pris l'habitude de faire des réserves comme beaucoup de personnes ici afin de limiter les déplacements inutiles, lui expliquai-je.

— Je peux éventuellement vous servir de chauffeur ?

— Pardon !

Je devais avoir mal compris !

— Je n'ai pas grand-chose de prévu dans l'immédiat, il m'est donc possible de vous servir de chauffeur de temps en temps, enchaîna-t-il.

Un vampire qui voulait rendre service : on aurait tout vu !

— C'est très aimable de votre part, mais...

Je tentais de trouver un prétexte plausible pour refuser, mais décidément je n'étais pas moi-même : aucune idée ne me venait.

— Vous habitez loin encore ? m'interrogea-t-il.

Je revins à la situation actuelle pour répondre à son interrogation :

— Encore un kilomètre environ, et vous pourrez tourner à droite : j'habite la dernière maison des Fontaines vives.

Nous finîmes le trajet en silence. Sur mes indications il s'arrêta très doucement devant mon portail. Il descendit de la voiture et vint très vite m'ouvrir la portière :

— Vous voici donc arrivée, me dit-il en me tendant une main fraîche pour m'aider à descendre, dans un geste désuet de galanterie, et avec une attitude très chaleureuse.

Je descendis rapidement.

Après il se retourna et observa ma maison quelques secondes, immobile :

— C'est bizarre, remarqua-t-il finalement.

— Quoi donc ? demandai-je, surprise par ce mot.

— Je n'aurais pas su que vous habitiez là, j'aurais pensé à une maison pareille pour vous, déclara-t-il avec assurance.

— Comment ?

J'étais plutôt déconcertée par cette remarque, et j'avais vraiment besoin d'une explication.

— Elle vous ressemble : simple, accueillante, mais aussi solide et surtout très jolie. Il finit sa phrase sur un sourire charmeur. Oui, c'est tout à fait vous...

Il ne me laissa pas le temps de trouver une réplique ou de demander quoi que ce soit, car il continua sur cette question :

— Bon, quand dois-je venir vous chercher ?

— Écoutez, je n'ai vraiment pas besoin..., répondis-je, interloquée, pensant qu'il avait dû oublier sa proposition de tout à l'heure.

— J'y tiens. Voici mon numéro, appelez dès que vous avez besoin, dit-il en me tendant une carte. Ah, mon nom est Anton Palizio. Quel est le vôtre ?

— Émilie Dumont, révélai-je involontairement, toujours étonnée par son comportement.

Là, je ne savais vraiment plus quoi faire !

— Charmant ! Bien, je vous apporte votre caisse.

Il alla la chercher dans la malle et la porta jusque devant ma porte.

— Merci.

Que pouvais-je dire de plus !

Mon Dieu ! Je devais avoir l'air d'une parfaite idiote !

— Bien, à bientôt donc. Bonne fin de soirée, me dit-il poliment.

— Bonsoir, et encore merci.

Une idiote !!!

Il partit dans un vrombissement de moteur, très vite. Je rentrai dans la maison, complètement assommée par tout cela, et machinalement je rangeai mes achats dans la cuisine. Dans mon existence, j'avais connu des choses étranges, mais là, un vampire comme lui ! Je n'avais jamais vu cela. Je ne savais plus quoi penser. Il avait l'air tellement sincère, naturel, il ne semblait y avoir aucune ruse, aucune fausseté dans ses agissements.

Je m'installai à la table de la salle à manger pour réfléchir à cette rencontre. Il avait eu l'air tellement spontané, tellement... gentil. Qu'est-ce que cela cachait ? Dans ces conditions, je décidai de l'appeler, rien que pour voir, je trouverais bien une excuse quelconque : il fallait que je sache s'il était dangereux. Je devais être sûre du fait qu'il s'agissait peut-être de sa méthode pour trouver de nouvelles victimes afin de se nourrir, même si cela me semblait assez entortillé, même si j'étais assez dubitative face à cette analyse : cela ne pouvait pas lui correspondre. C'était un homme bien. Certains vampires avaient un comportement irréprochable, toutefois ils étaient

peu nombreux, sans que je sache pourquoi.

Il fallait penser à autre chose ! Il était trop tard pour appeler le garagiste, il avait déjà fermé. Je m'occuperai de cela demain. Pour le moment, il était temps que je prenne mon repas, ce que je fis rondement, avec une omelette et une salade. Ensuite, je travaillai à la traduction jusqu'à environ vingt-trois heures, puis j'allai me coucher, toujours un peu perturbée par cette rencontre.

Ce fut une nuit sans rêves, et lorsque je me réveillai, je songeai aussitôt à cet épisode qui me laissait toujours autant perplexe. Quand l'heure de l'ouverture arriva, je téléphonai au garage pour expliquer ma situation. M. Michel me proposa de venir chercher la voiture à l'endroit où je l'avais laissée, après être passé chez moi pour venir chercher les clés, puis il me dirait de quoi il s'agissait, et quelles seraient les réparations à faire. Je lui indiquai où il pouvait trouver ma voiture : de toute façon, une deux-chevaux verte avec des sièges recouverts d'une housse fait maison marron chocolat, il n'y en avait pas deux dans le coin, et malheureusement, depuis que je vivais ici, il la connaissait bien !

Je me remis à ma traduction, et malgré l'interruption provoquée par le rapide passage du garagiste, j'avançai rapidement. Sur ces entrefaites, le téléphone sonna : M. Michel avait récupéré ma bonne vieille compagne, et il m'annonçait qu'il n'aurait pas les pièces avant une semaine. J'aurais sans doute ma voiture réparée dans une semaine et demie. Génial ! Je le remerciai, et me remis au travail, assez agacée. Mais une idée me traversa soudainement l'esprit : voilà un prétexte plausible pour faire appel à M. Palizio ! Étant donné que je devais me rendre deux jours plus tard à la ville voisine, afin d'aller chercher ma commande à la librairie, j'avais besoin d'un véhicule, et il était donc possible de faire appel à ses services. Je verrais ainsi s'il tiendrait sa promesse, comment il se comporterait, et surtout si cette gentillesse ne dissimulait pas des motivations beaucoup plus noires.

Chapitre 5 : Rendez-vous

Les deux jours avaient passé rapidement.

Alors je me lançai. Je pris mon téléphone et fis le numéro indiqué sur la carte qu'il m'avait donnée.

Il répondit promptement avec une voix décidée :

— Anton Palizio, j'écoute.

— Bonjour monsieur, Émilie Dumont. Vous m'avez raccompagnée chez moi suite à la panne de ma voiture. J'espère que vous vous en souvenez ? demandai-je poliment, mais aussi assez intimidée.

Je savais que je n'étais pas une bonne comédienne, et, après tout, je n'étais pas sûre que cela réussisse !

— Bien sûr, tout à fait. Bonjour, vous allez bien ?

Sa surprise était réelle.

— Oui, merci.

— Que puis-je pour vous ?

— Voilà, vous m'aviez proposé il y a deux jours, si j'avais besoin, de m'amener. Je souhaitais savoir si vous pouviez toujours, car ma voiture ne sera pas réparée avant une semaine et demie.

J'essayais de donner à ma voix l'inflexion de la plus grande innocence possible.

— Mais bien sûr, quand avez-vous besoin de moi ?

Son intonation était très polie, et patiente.

— Je me doute que cela fait peut-être un peu tard pour demander cela, mais ce serait pour cette après-midi, si cela ne vous dérange

pas. Je dois aller à la ville voisine, expliquai-je.

— Aucun problème. Je serai devant chez vous vers quatorze heures. Cela vous convient-il ?

— Oui, merci encore.

Il fallait que je me retienne pour ne pas montrer ma joie.

— Alors, à tout à l'heure, dit-il en raccrochant.

Il tenait sa promesse. Je n'avais plus qu'à attendre pour la suite.

Il fut à l'heure, et lorsque j'entendis la sonnette du portail, j'en fus surprise. Je regardai par la fenêtre de la cuisine qui donnait sur le portail, pour vérifier. De toute façon, la voiture était reconnaissable ! Je pris mon sac et ma veste posés sur le petit guéridon disposé à côté de l'entrée. Je le rejoignis après avoir fermé la porte à clef, puis le portail.

Il m'attendait nonchalamment adossé à sa voiture et il me salua avec un grand sourire plein de charme :

— Bonjour !

— Bonjour, et merci encore ! lui répondis-je avec un sourire en retour.

Décidément, il était quand même irrésistible, et le charme vampirique n'était pas seul à prendre en compte.

— De rien. Où devons-nous nous rendre ? demanda-t-il.

— À la librairie de la ville voisine, attendu que je dois aller chercher une commande, ainsi que d'autres articles pour mon imprimante. J'ai aussi quelques menus autres achats à faire.

— Bien, je vois où elle se trouve. J'y vais parfois. Nous y serons rapidement.

Il m'ouvrit la porte passagère avec toujours cette galanterie désuète qui le caractérisait, la referma une fois que je me fus assise, et regagna sa place rapidement. Le moteur démarra doucement. Il conduisit calmement, prudemment, comme la dernière fois.

Au bout d'un moment, rompant un silence un peu gêné de ma part, il amorça la conversation :

— Vous lisez beaucoup ?

— Pardon ?

— Vous devez aller à la librairie, alors je souhaitais savoir ce que

vous lisiez, précisa-t-il.

— Ah ! De tout. Mon travail me permet de lire beaucoup.

— Où travaillez-vous ?

— Chez moi. Je suis traductrice. Par conséquent j'ai donc du temps pour lire en plus de mon travail. Et vous, quelle est votre profession ?

Je posai cette question qui me semblait inutile, mais sa réponse me stupéfia.

— Je suis conférencier.

— Pardon ?

Alors là !

— J'effectue des conférences sur l'histoire. J'enseigne aussi la littérature italienne. Mais dans l'immédiat, je suis en vacances jusqu'au mois d'octobre. J'ai donc du temps devant moi, même si je consacre beaucoup de temps à mes recherches ! m'expliqua-t-il.

— Vous enseignez aussi ?

Il fallait vraiment que je sache, même si mon insistance pouvait paraître impolie.

— Oui, à l'université, déclara-t-il.

Mon Dieu ! Je n'avais pas pu me tromper à ce point !

Il continua ainsi :

— Mes conférences me permettent de voyager beaucoup, c'est intéressant. Et vous, quelle langue traduisez-vous ?

— L'anglais, l'allemand et l'italien.

Ma réponse fut lapidaire, car je ne savais vraiment plus quoi penser. Il fallait que je me reprenne.

— *Bene* ! Et cela fait longtemps que vous vivez ici ?

— J'ai acheté la maison il y a deux ans. C'est un lieu tranquille. Et en ce qui vous concerne, cela fait longtemps que vous résidez dans la région ?

Je retrouvais un peu d'assurance : je devais me contrôler, car les vampires pouvaient percevoir les changements d'humeur. Il me l'avait rappelé lors de notre première rencontre en mentionnant entre autres mon odeur.

— J'ai déjà eu l'occasion de vous le dire : mon arrivée est récente.

J'ai pris un appartement en ville, mais je désire acheter quelque chose à la campagne, ajouta-t-il.

— Vous êtes venu de la ville pour me chercher ?

Je le regardais, complètement abasourdie.

— Oui, m'affirma-t-il avec un sourire.

— Mais je croyais que vous habitiez plus près. Pourquoi... ?

— Je souhaitais vous revoir, répondit-il avec simplicité.

— Pardon !

— Je souhaitais vous revoir, répéta-t-il. Autant que je vous rassure, je n'ai pas pour habitude d'agir ainsi, néanmoins...

Il s'arrêta un moment de parler afin de négocier un virage un peu difficile. De mon côté, je ne savais que dire. Et le trajet se poursuivit en silence. C'était vraiment une situation troublante, pourtant je ne ressentais aucune menace, j'étais au contraire en confiance. Pourquoi ? Je n'arrivai pas à le comprendre, mais cette confiance s'imposait comme une évidence. Inexplicablement. J'avais aussi envie d'en connaître plus sur lui.

Nous arrivâmes à la ville, et il put se garer sur une place de parking assez peu éloignée de la librairie. Je pensais qu'il allait m'attendre, mais il me suivit dans la boutique, pour se diriger vers les rayons du fond. Il y avait donc bien ses habitudes ! Je pris ma commande rapidement, j'en profitai pour en passer une autre. Je joignis aux livres deux paquets de feuilles et des cartouches pour mon imprimante. Je sortis, laissant Anton effectuer ses achats, et je me dirigeai vers le magasin de primeur pour accomplir quelques emplettes pour les menus prévus dans les jours à venir. Lorsque j'eus fini de payer, je vis Anton qui m'attendait à côté de sa voiture. Je me dépêchai de le rejoindre, ne souhaitant pas abuser plus de sa gentillesse et de sa patience.

— Vous avez tout ce qu'il vous faut ? demanda-t-il poliment.

— Je dois encore aller à la maison de la presse pour prendre un magazine, et après ce sera tout, lui répondis-je.

— Bien, donnez-moi vos achats. Je vais les mettre dans la malle, je vous attends.

Il me prit mes sacs et les rangea dans sa malle.

— Merci, je vais essayer de faire au plus vite.

— Pas de souci. Je suis un homme patient, dit-il en se réinstallant dans sa voiture.

J'effectuai mes dernières emplettes rapidement, et je le retrouvai.

— Je vous offre un café ? proposa-t-il, obligeamment, en sortant de sa voiture.

— Euh... merci.

Sa patience et sa gentillesse étaient vraiment déconcertantes !

Nous allâmes au café le plus proche pour nous installer sur la terrasse et regarder tranquillement les alentours. Les touristes n'avaient pas encore trop envahi la ville. C'était donc assez calme.

Je choisis finalement un jus de fruit, mais lui ne prit rien – ce qui apporta une preuve à mes allégations, et renforça mon opinion. Nous échangeâmes des propos sur nos goûts littéraires. Anton se révéla être un homme très érudit, passionné de littérature italienne, surtout celle du XVIIIème siècle. De ce siècle, il appréciait aussi les auteurs français des Lumières. Dans sa manière de parler, je distinguais de temps en temps, au sein d'une longue phrase, une tournure syntaxique un peu surannée, et même parfois précieuse, où je ne pouvais m'empêcher de distinguer un indice sur son âge. Dans les moments où je faisais abstraction de ce qu'il pouvait être, je me rendais compte qu'il était un compagnon agréable, distingué. Et d'ailleurs, notre conversation continua ainsi pendant le trajet de retour vers chez moi.

L'après-midi avait filé très vite. Ce ne fut qu'une fois devant mon portail, que je me rendis compte qu'il était près de dix-neuf heures. Cette fois, il ne sortit pas de sa voiture, se contentant de m'ouvrir la portière de l'intérieur. Quand il frôla mon bras dans ce geste, je ressentis comme une décharge électrique, alors que lorsqu'il m'avait déjà touchée, il ne s'était rien produit. J'arrivais à dissimuler cette sensation dans les mouvements que je fis pour sortir de la voiture. Et dehors, une fois debout devant la portière, je respirai un grand coup pour masquer mon émotion et le remerciai.

Il me répondit d'une voix douce et posée :

— Émilie, ce fut une après-midi très agréable. Peut-être que nous

pouvons nous revoir une autre fois ?

— Je ne sais pas, dis-je d'une façon laconique, car j'étais encore trop surprise par tout cela.

— N'hésitez pas à m'appeler de nouveau. À bientôt donc !

Il s'éloigna sur ces paroles.

Pour finir la journée, je m'occupai avec le rangement des courses, la préparation du repas et en visionnant un bon film. Je n'en fis le bilan qu'en allant me coucher. Mais la seule chose qui me marqua, ce fut ce que j'avais ressenti. Que m'arrivait-il ? Pourquoi une telle attirance ? Car il s'agissait bien de cela, je ne pouvais me voiler la face plus longtemps. Je n'avais jamais vécu cela avant. C'était vraiment inattendu, et incompréhensible. Je m'endormis sur ces impressions insolubles encore.

Deux autres jours s'écoulèrent et, dans la matinée du troisième, je reçus un appel.

Lorsque je décrochai le téléphone, la voix qui m'interpella me surprit et me décontenança :

— Émilie Dumont ?

— Oui ! Mais qui est-ce ? interrogeai-je avec insistance, afin de vérifier ma première impression.

— Anton.

Eh bien, pour une surprise !

Il y eut un moment de silence de ma part, et finalement, je lui demandai :

— Comment avez-vous eu mon numéro ?

— Quand vous m'avez appelé, j'ai repiqué votre numéro tout simplement ! Vous avez récupéré votre voiture ?

— Non, répondis-je, en triturant le pauvre fil du téléphone.

Pourquoi n'arrivais-je pas à me concentrer sur la conversation ?

— Bon, alors je vous propose une promenade jusque dans le département voisin. Il y a un château que je souhaite visiter, et je n'ai vraiment pas envie de le faire seul. J'ai cru comprendre que vous appréciez les vieux monuments, alors j'ai pensé à vous ! m'expliquait-il avec un sourire dans la voix.

— Heu, j'ai du travail...

Quelle excuse, aucune imagination !

— Ne discutez pas, je viens vous chercher. Cela vous changera les idées. J'arrive bientôt.

Il raccrocha, ne me laissant pas la possibilité de refuser par un quelconque argument, et moi, je décrochai totalement. Je n'en revenais pas. Il m'avait pourtant bien dit qu'il souhaitait me revoir lors de notre dernière rencontre, mais je ne m'attendais pas à ce que cela arrive aussi soudainement, et à la suite d'une initiative émanant de lui.

Tout à coup, je décidai d'aller me préparer. Pendant que je brossais mes longs cheveux blonds devant le miroir, je réfléchissais : pour une fois dans ma vie, j'allais faire quelque chose d'irréfléchi, et dont j'avais envie malgré les conséquences qui pouvaient en résulter. Je croisai mon regard bleu dans le miroir : il était pétillant ! Je me lançai dans ce projet avec enthousiasme, et lorsqu'Anton arriva, j'étais prête depuis longtemps, habillée d'un pantalon noir et d'une blouse ample marron clair.

La journée s'estompa trop vite. Il faisait chaud et doux.

Le trajet entre les paysages viticoles variés, la nature apaisante se fit sans encombre, et il roulait à une vitesse modérée. Le château, restauré depuis peu, fut intéressant à visiter, et je pus profiter de ses connaissances en architecture. La bâtisse recelait de trésors allant du XIIème au XVIIIème siècle, car on pouvait encore y remarquer beaucoup de traces du château médiéval, avec la cuisine et son immense cheminée, que la vaste demeure classique, ajoutée par la suite, n'avait nullement occulté. Nous montâmes à la tour qui était surmontée d'une large terrasse : grâce à un étroit escalier de pierre nous parvînmes à ce panorama magnifique sur les vignes, les vallées environnantes avec une vue à 360 ° sur ce paysage verdoyant et divers. De là-haut, nous avons la possibilité de regarder de façon plongeante la ville. Nous nous amusâmes dans cette salle particulière où les coins permettaient de chuchoter et d'échanger en toute discrétion sans être entendu de quiconque. En fait, le seul point qui gâcha cette journée, ce fut qu'il ne partagea pas mon repas – ce qui

me ramena un moment à ce qu'il devait être. Mais il gomma cette mauvaise sensation en étant d'un raffinement exemplaire. Ce fut une parenthèse inattendue et charmante. Et pour moi, peu habituée à de tels sentiments, une nouveauté enrichissante sur moi-même.

Lorsqu'il me ramena, nous étions passés du vouvoiement au tutoiement. Il me laissa devant la porte, et après son départ, je sentis un vide inexplicable.

Une fois dans la maison, je m'adossai à la porte pour essayer de comprendre tout cela. La seule pensée cohérente que je pus élaborer sur le moment ce fut que j'espérais autre chose, même si je n'arrivais pas à vraiment mettre un mot sur ce que je ressentais. Je comprenais aussi la cause de ce vide intérieur que la magie n'avait pas comblé, et qui était sans doute la raison de ma dépression, de mon départ pour cette vie. Il ne résultait pas seulement du fait que je ne supportais plus les ignominies démoniaques contre lesquelles je devais lutter alors.

Dans le monde de la magie, j'avais des amis fidèles. Il y avait aussi les esprits de mes exaspérantes grands-mères qui venaient me donner des conseils, même si depuis que j'étais ici, elles avaient visiblement choisi de me laisser un peu seule, face à moi-même, m'accordant enfin la possibilité de vivre autre chose sans leur assistance souvent agaçante, voire envahissante. Elles avaient toujours veillé sur moi, tentant de remplir par leur présence impalpable, mais affectueuse, le vide laissé par la mort de mes parents. Toutefois un esprit magique n'est qu'une entité virtuelle, cela ne peut pas prendre dans les bras et apporter ce réconfort irremplaçable de la chaleur d'un contact amical... De plus, si elles étaient bavardes, elles n'étaient pas des confidentes.

Et Stella ! Je ne pouvais rien lui dire pour le moment, elle devait aussi régler ses propres problèmes, car, comme moi, elle avait été traversée par cette espèce de dépression et elle essayait de son côté de trouver des réponses, un autre sens à donner à sa vie comme elle le pouvait : elle avait préféré reprendre des études d'archéologie parmi les humains. Et puis, je ne savais pas où cette relation pouvait aller, alors il valait mieux attendre avant d'en parler à qui que ce soit.

À ce point de ma réflexion, je quittai la porte, tâchant de sortir de cette sorte de langueur, et je me dirigeai vers la cuisine pour reprendre une activité quelconque, pourtant je n'avais vraiment pas la tête à cela, alors je m'assis sur une chaise. Plus je réfléchissais, plus je me rendais compte que pour trop de choses j'étais seule. Cette solitude, que je jugeais apaisante jusqu'à maintenant, se révélait en un instant pesante, et cette journée différente l'avait un peu contentée, en m'apportant un moment d'insouciance : je n'avais pas cherché à combler mon isolement, mais il y avait eu un véritable partage, et cela m'avait fait énormément de bien. J'avais besoin de découvrir de nouvelles facettes de ma vie et, éventuellement grâce à cette histoire, même si c'était avec un vampire, je pouvais le faire en toute liberté. Cela ne mettrait pas le monde des mortels en danger, ni le monde de la magie. Au fond, la seule qui risquait quelque chose, c'était moi.

J'allais me coucher tôt, après un repas rapide : pour une fois, je ne ressentais pas le besoin de trouver une activité illusoire. Ce soir, je me laissais porter par mes envies.

J'étais capable de m'en sortir, même si cela risquait ne rien m'apporter de bon. C'était une expérience à vivre, pourtant si j'avais du mal à mettre un mot sur ce que cela serait.

Chapitre 6 : Sortilèges ?

La semaine suivante s'écoula sans aucune nouvelle d'Anton.

Ce silence me donnait une sensation particulière : dans mon esprit, j'oscillais entre regret et espoir, mais l'arrière-goût était amer.

J'avais dû me tromper, me faire des idées...

Mais ces jours furent loin d'être tranquilles.

En effet, j'appris par des voisins, ou pendant des discussions, et même lors d'achats dans le village, qu'il se passait des faits préoccupants. On avait retrouvé de nouveaux animaux morts : égorgés sauvagement, dépecés, et même dévorés entièrement pour une grande part. Une rumeur enflait dans les villages voisins qui causait chez les éleveurs du coin une véritable panique. Et ce n'était pas tout. À dates rapprochées, il s'était produit deux disparitions inexplicables, et donc inquiétantes : un jeune homme et une femme d'une quarantaine d'années avaient disparu à la nuit tombante, pas très loin de chez eux. Les recherches demeuraient vaines et aucune explication n'était possible.

La peur montait graduellement dans les environs. Un très mauvais pressentiment m'assaillait, renforcé encore par les circonstances climatiques environnantes : nous étions fin mai, et le temps était froid, trop froid pour la saison. La pluie tombait de manière incessante, et surtout imprévisible, comme quinze jours auparavant. Le ciel demeurait sombre. Les nuages, même lors des épisodes où il ne pleuvait pas, restaient omniprésents, comme un couvercle menaçant, conservant le froid constamment.

J'avais rallumé la cheminée du salon, comme beaucoup de personnes aux alentours, profitant de ce feu aussi pour faire brûler des herbes bienfaitrices afin d'alléger la lourdeur ambiante, avec quelques incantations d'usage. J'allumai aussi des bougies artisanales parfumées aux huiles essentielles de lavande, citron, romarin... J'avais aussi employé à mon avantage le fait que les lilas du fond de mon jardin étaient encore en fleurs pour faire des bouquets que j'installai dans plusieurs pièces. Tout cela procurait à la maison une atmosphère odorante et salvatrice qui assainissait et l'air et l'esprit. De plus, j'avais trouvé une branche de millepertuis que j'avais installée sur le haut de la porte d'entrée comme protection contre les mauvaises influences. Des pots de géraniums avaient aussi été disposés par mes soins à plusieurs endroits du jardin, ainsi que de la verveine. J'adorais ces fleurs, toutes deux aussi efficaces pour lutter contre les ondes négatives, alors autant joindre l'utile à l'agréable !

Je ne pouvais m'empêcher de ressentir cette atmosphère surnaturelle au plus profond de moi, comme lors de cette journée de dimanche où cela avait déjà eu lieu. Mais là, il y avait une différence, car cette situation perdurait, et mes nerfs étaient éprouvés beaucoup plus profondément, ce qui agissait aussi sur mon moral, et le fait que je n'arrivais toujours pas à déterminer avec exactitude de quoi il s'agissait, n'arrangeait pas les choses.

J'avais toujours autant de peine à me concentrer lors de ces moments et je fus dans l'obligation d'inverser mon rythme de travail : je me levais plus tard le matin, car je ne percevais pas l'électricité ambiante la nuit. Visiblement la tombée naturelle de l'obscurité était apaisante pour ma magie. Je travaillais donc pendant la nuit. Ce qui me permit d'avancer : je ne pouvais pas me laisser perturber par mes sens aiguisés par le fluide magique qui renforçait tout de façon gênante. Je devais d'abord penser à assurer ma vie financièrement pour continuer le plus longtemps possible à mener cette existence qui me calmait. Mes ressources n'étaient pas un puits sans fond, même si la magie permettait d'économiser beaucoup. Et puis, comme aucune activité extérieure n'était envisageable à cause

de cette mauvaise météo continuelle, autant que je profitasse de ce temps libre utilement !

Tous mes projets de jardinage allaient tomber à l'eau, mais il y avait plus grave : les agriculteurs du coin voyaient leurs plantes dépérir à chaque nouvelle grosse averse, comme si cette eau était mauvaise, pourtant les analyses ne révélaient rien d'anormal. Je pensais de plus en plus à un sortilège, mais comment cela pouvait-il être possible ? Je n'avais jamais entendu parler d'une incantation qui puisse empoisonner l'eau venant du ciel. Je n'avais jamais non plus eu connaissance d'un sortilège suffisamment puissant pour perturber de façon permanente une grande superficie au point de vue climatique. Je savais que l'on pouvait le faire sur un périmètre restreint, j'en étais moi-même capable, mais d'une manière aussi importante, et surtout durablement, c'était difficilement envisageable, à moins d'établir une espèce de relais magique, en prenant appui sur des sortes de bornes, néanmoins cela demandait une organisation sans faille, et surtout une grande discrétion. Ce qui était irréalisable, à moins d'opter pour un lieu désertique, et c'était loin d'être le cas ici ! Je ne comprenais plus rien...

Par conséquent je choisis donc de me concentrer plus sur mon travail de traduction, profitant au maximum du bénéfice psychologique que m'apportait ma nouvelle planification, et m'évertuant à rester maîtresse de moi. J'essayais aussi, par ce biais, de ne pas trop penser à Anton et à son silence. J'avais toujours trouvé dans le travail un dérivé à tant de pensées négatives, à des sentiments trop difficiles à appréhender, à trop de peines...

Et je laissai le temps filer, m'adaptant de plus en plus à cette étrange atmosphère.

Chapitre 7 : L'appartement

Après cette éprouvante semaine, je décidai de me rendre dans la ville voisine le vendredi. Je devais aller chercher ma dernière commande à la librairie, et je souhaitais aussi faire quelques achats de vêtements. Mais ma voiture était de nouveau hors service, et ce matin elle refusait de démarrer ! Cela devenait urgent que je la remplace ! Claire, la belle-fille de Mme Brachet, proposa de m'accompagner car elle devait amener sa fille aînée à son concours de danse et également effectuer quelques courses. Je n'aurais qu'à prendre le bus pour revenir, et comme l'arrêt se situait en pleine campagne, il me serait alors possible de rentrer en toute discrétion, par un transport magique.

L'après-midi s'acheva très vite : je réalisai rapidement mes achats à la librairie, puis j'allai à la grande surface pour voir s'il y avait des choses intéressantes, même si je savais que je ne devais pas trop me charger. Entre-temps, le temps avait changé : il était devenu si mauvais qu'il assombrissait tout.

Lorsque je sortis, j'eus l'impression que la nuit était déjà là, même s'il n'était pas trop tard. Je pris le parti de prendre un raccourci pour me diriger vers l'arrêt de bus le plus proche. La ruelle était sombre, mais vu l'heure, c'était le chemin le plus court, et au cas où il se trouverait quelqu'un à l'arrêt, je ne pouvais me permettre d'y apparaître. Le temps était aussi trop perturbant pour que je puisse me rendre directement par transport chez moi de cet endroit : il causait à ma magie trop de défaillances, et cela était réellement risqué.

J'avancais donc assez vite. J'espérais ne pas avoir à me défendre, à cause des derniers événements mystérieux qui s'étaient déroulés dans cette ville, car je devenais de plus en plus certaine que ces modifications climatiques dissimulaient une présence maléfique.

Soudain, j'entendis un bruit de pas. Alors, instinctivement, je me mis en mode défense, mettant en action tous mes sens, me préparant à utiliser mes pouvoirs, quitte à devoir faire oublier à la personne concernée cette magie.

— Émilie ! me héla une voix.

Je me retournai, rassurée en la reconnaissant, et j'endormis mon énergie.

— Bonsoir ! Que fais-tu ici ? me demanda Anton, s'avançant vers moi avec son allure décontractée et son élégance coutumière, un grand sourire sur les lèvres.

J'étais heureuse de le voir, mais je ne voulais pas le lui montrer pour le moment. Je lui répondis assez maladroitement :

— Bonsoir, j'avais des achats à faire, et je souhaitais passer à la librairie. Comme par malchance ma voiture fait encore des siennes, la batterie doit être à plat, étant donné qu'elle ne démarre plus, c'est ma voisine qui m'a amenée puisqu'elle avait des courses à effectuer. J'ai fini tout ce que j'avais prévu et, pour le retour, j'allais donc prendre les transports en commun, attendu que l'arrêt de bus ne se trouve pas très loin de chez moi... Voilà. Mais toi, que fais-tu ici ?

Mes explications sonnaient faux tellement j'étais émue, et je me demandais notamment si à cette heure il pouvait déjà être en chasse. Ce qui ne contribuait pas à apaiser mon émotion.

— Je rentre chez moi, tout simplement, déclara-t-il, avec un mouvement de la tête. Je souhaitais me promener un peu, profitant d'une accalmie de la pluie. Donc ta voiture est encore en panne ? Pourquoi ne m'as-tu pas téléphoné ? C'est vrai que j'ai été très occupé tout au long de cette semaine par des conférences imprévues à préparer : ce qui m'a empêché de prendre de tes nouvelles, ou de passer te voir, et je m'en excuse, mais si tu m'avais appelé, j'aurais fait au mieux.

Ces propos me procurèrent un réel plaisir. Il ne m'avait donc pas

oubliée ! Cela me rassura et je lui expliquai avec un sourire :

— Oui, ma voiture se montre encore capricieuse. Et si je n'ai pas fait appel à toi, c'est que je ne souhaitais pas te déranger plus. Bien, je me dépêche, sinon je vais vraiment rater le dernier bus.

— Non, me dit-il d'un ton sec.

— Comment ?

— Tu vas dormir chez moi.

— Comment ?

— J'habite juste à côté, et je ne souhaite pas te laisser rentrer toute seule en pleine nuit, même en bus. Je pense que tu as entendu les derniers faits, ces nouvelles disparitions inexplicables de jeunes femmes qui se sont produites dans cette ville. C'est donc plus raisonnable.

— Oui, mais Anton, je sais me défendre, et puis ici je ne risque rien.

— Non, j'insiste, j'ai une chambre d'ami qui conviendra tout à fait. Tu seras au moins en sécurité, et je ne m'inquiéterai pas.

En sécurité, chez un vampire !

— Anton, c'est très gentil, mais je ne pense pas que ce soit utile.

Il fallait que je réfléchisse vite à un prétexte valable !

— Émilie, je cherche juste à te savoir cette nuit en sécurité, c'est tout. Tu n'as rien à craindre de moi. Je sais, je pourrai aussi te ramener chez toi en voiture, mais j'ai envie de passer du temps avec toi car cela fait quelque temps que nous ne nous sommes pas vus. Enfin, si tu le souhaites, je peux te raccompagner... Viens. Je peux voir que tu portes seulement une veste, et la soirée est fraîche, d'ailleurs trop fraîche pour cette saison. De plus, la pluie va revenir. Les nuages qui s'amoncellent s'assombrissent progressivement. Alors, allons chez moi rapidement, je ne réside qu'à deux rues d'ici. Nous allons nous arrêter chez un traiteur pour que je puisse t'acheter de quoi dîner car mon frigo est vide.

Tiens donc, son frigo était vide ! Pourtant je n'eus pas le temps de m'interroger plus sur ce fait car il prenait déjà mes sacs d'une main et de l'autre me saisissait par le bras sans hésiter.

Face à cette détermination, je ne pus que le suivre. Et puis son bon

sens et surtout sa prévenance me touchaient parce que, du moins je l'espérais, ils étaient la preuve qu'il n'était nullement responsable de ces disparitions. Et de cette manière j'aurai l'occasion de le voir : il m'avait tant manqué. Une soirée avec lui ? Pourquoi pas.

Qu'étais-je en train de faire ? Je ne me reconnaissais décidément plus quand j'étais auprès de lui.

Nous arrivâmes en silence devant une grande résidence assez luxueuse, rénovée récemment, située dans un immeuble ancien. Après m'avoir lâchée, il entra rapidement, se dirigea vers l'ascenseur, je le vis appuyer sur le dernier bouton, et nous pénétrâmes dans la cage. Je ne savais que dire, alors le silence s'installa une nouvelle fois. L'ascenseur monta instantanément et s'arrêta en douceur. Il s'ouvrit et nous allâmes vers une porte dont l'ouverture se faisait grâce à un passe magnétique. Il me fit d'abord passer, ensuite il referma la porte derrière lui, après avoir allumé la lumière.

Voilà, d'une certaine façon j'étais prise au piège, mais au fond je ne ressentais aucune inquiétude, juste une appréhension sur ce qui allait se passer.

Il posa sa veste sur un fauteuil voltaire disposé près de l'entrée avec mes sacs, me débarrassa de ma veste qu'il plaça à côté de la sienne. Puis il m'orienta vers une grande pièce lumineuse.

— Tu veux quelque chose ? me demanda-t-il. Tu as probablement un peu faim, car il est assez tard. Je vais faire réchauffer les plats de suite. Je peux te faire un café ?

— Pardon !

— Émilie, assieds-toi, je te jure que mes intentions sont bonnes. Alors cesse de me regarder ainsi ! Fais-moi confiance !

Il me conduisit vers une banquette gigantesque recouverte d'un tissu chocolat épais où je m'assis. Toujours interloquée, j'observais la décoration, pendant que lui s'affairait dans la cuisine. Encore une chose surprenante !

Visiblement, il s'agissait d'un grand loft avec, devant moi, un mur entièrement vitré d'où l'on voyait les lumières de la ville, et situé sur un des quartiers hauts de celle-ci, en plus d'être au dernier étage. La

même pièce rassemblait la cuisine très moderne dans des tons de gris, de noir et de blanc, avec un foisonnement de métal – ce qui n’avait pas du tout ma préférence –, le salon, et un immense bureau avec une bibliothèque qui couvrait tout un pan de mur. Elle devait faire près de trois mètres de haut. Soutenue par deux piliers en béton, une mezzanine surmontait la pièce et en réduisait ainsi le volume. On pouvait y accéder grâce à un escalier tournant métallique. L’ensemble était contemporain, néanmoins trop froid pour moi.

Le canapé était très confortable et je m’y installai un peu plus profondément, me tournant de biais pour profiter de la vue. L’odeur du café vint à moi. Le silence était simplement rompu par l’activité d’Anton dans la cuisine. Au bout d’un moment, il me rejoignit, les bras chargés d’un plateau ovale où l’on pouvait voir les plats réchauffés, une tasse de café, et un bol rempli de morceaux de fruits. Il le posa sur le verre de la table basse installée devant la banquette et vint s’asseoir à côté de moi.

— Cela convient-il ? me demanda-t-il avec un sourire, en désignant le plateau de la main.

— Oui, merci.

Je ne savais toujours pas quoi dire ! Je n’osai même pas le regarder.

— Émilie, sers-toi, dit-il d’une voix insistante.

— Merci, répétais-je une nouvelle fois.

Un silence s’installa, pendant lequel je mangeais la cassolette de noix de Saint-Jacques.

— Et toi, tu ne prends rien ? demandai-je afin de briser ce silence et pour sembler un peu plus à l’aise.

Idiotie ! Je connaissais déjà la réponse : pourquoi poser cette demande stupide ?

— Non, je n’ai pas faim, mais vas-y, ne te gêne pas, m’affirma-t-il.

J’achevai mon repas, puis je pris la tasse de café, la sucrâi, la remuai et la portai à mes lèvres. Je sentais le regard d’Anton sur moi. Bien sûr, je préférais le thé, mais le liquide chaud et amer me fit du bien. Il m’aida à me reprendre. Je pus me tourner vers lui, et le

regarder.

Lorsque je croisai son regard, je fus médusée : il était doux et tendre. Il avait sur les lèvres un sourire léger. Il se pencha soudain sur moi, m'enleva la tasse des mains, la posa sur la table d'un geste sûr, et de cette main il me saisit le menton, puis inclina encore plus sa tête, sembla respirer, hésiter, puis finalement il déposa un baiser sur mes lèvres. Et là, moi qui avais vécu tout cela au ralenti, me préparant à lui décocher une décharge électrique pour me défendre, m'attendant à une offensive de vampire voulant étancher sa soif après avoir eu recours à une scène de séduction difficilement compréhensible, je compris les raisons de mon attirance pour lui, et je sombrai.

J'étais tombée amoureuse d'un vampire ! Moi, une enchanteresse, issue d'un lignage magique aussi vieux que l'humanité ! J'étais prête à tout perdre pour lui !

Le baiser était doux, tendre, plein de précaution. Anton cherchait à faire attention, son autre main dans mon dos ne me serrait pas, elle était juste posée, semblant prête à me laisser partir s'il le fallait. Mais je ne le souhaitais pas, je me sentais très bien, me laissant envelopper par son parfum musqué et poivré, je sentais en confiance, je n'avais plus peur, car j'étais là où je voulais être. Le baiser cessa, Anton me lâcha le menton et me regarda :

— Désolé, cela faisait trop longtemps que j'avais envie de t'embrasser, je n'ai pas pu résister. Ne m'en veux pas.

Après avoir enlevé sa main, il se leva, et s'éloigna un peu :

— Si tu veux partir, je comprendrai, et je te ramènerai chez toi. Mais tu n'as rien à craindre de moi. Tu peux rester sans crainte dormir ici. C'est juste un geste maladroit.

Il se passa les mains dans les cheveux, montrant ainsi son incertitude.

L'émotion qui me submergeait me privait momentanément d'une quelconque réponse, et il y avait aussi ce que je venais de découvrir sur mes sentiments à son égard.

— Émilie, si je t'ai choquée, je m'en excuse.

Il semblait vraiment hésitant sur ce qu'il devait faire, et surtout,

visiblement, il s'était mépris sur mon attitude.

Je me levai à mon tour, le regardai, en formulant cette réponse qui m'étonna moi-même :

— Je vais rester, car j'ai confiance en toi.

— Merci, me répondit-il.

Je compris à son intonation qu'il était heureux de ma décision, heureux et rassuré. Nous nous installâmes confortablement pour un moment plein de douceur, entrecoupé de baisers et de rires, et d'une discussion parfois animée. Anton ne tenta pas de pousser les choses plus loin, et cela me convenait parfaitement. J'avais encore besoin de savoir où je mettais les pieds.

À un moment, je lui dis :

— Je crois que je suis vraiment fatiguée. La journée a été longue. Je vais aller dormir.

— Bien, je vais te préparer de quoi dormir.

Il partit en direction du fond de l'appartement, par un couloir qui devait desservir les chambres. Pendant ce temps, j'apportais dans la cuisine le verre vide de jus d'orange que j'avais bu lors de notre conversation. Lorsqu'il revint, il m'annonça, en me montrant le couloir de la main :

— Si tu as fini, je vais te montrer ta chambre.

Je le suivis dans le couloir, et il me conduisit devant une chambre blanche et gris clair, avec un grand lit bordé de draps marron, pourvue d'une salle de bains attenante. Sur le lit, je pus remarquer un haut de pyjama déposé.

— Bonne nuit. Si tu as besoin de quoi que ce soit, je serai là. Je me repose dans la mezzanine, me dit-il de la porte où il était resté, me laissant entrer seule.

— Merci. Et bonne nuit..., répondis-je timidement.

Il referma doucement la porte derrière lui, et j'entendis ses pas disparaître. Je me préparai dans la vaste salle de bains où la baignoire à elle seule avait les dimensions de la mienne. Je pris le haut de pyjama et allai me coucher. Les draps étaient doux, le lit moelleux, un vrai délice ! Je m'interrogeais quand même sur ce luxe. Comment faisait-il pour avoir autant d'argent ? Ce n'était pas son métier

d'enseignant qui lui permettait d'avoir un tel train de vie. Mais petit à petit, je me laissai prendre par le sommeil et je m'endormis. Je tenterai de trouver des réponses plus tard.

Il était là, devant moi.

Noir, immense, ses yeux rougeoyants.

Il tenait dans sa main droite une épée ancienne, ouvragée, sertie de rubis, avec une poignée en or.

Elle étincelait à la lueur du soleil couchant, avec un caractère menaçant.

La lame était rouge de sang.

Il tuait toute personne qui se trouvait devant lui, sans réflexion, par instinct, d'un seul coup, avec une violence extrême. Accentuant par sa seule présence l'horreur ambiante.

Il semblait impossible d'arrêter l'avancée de cet être maléfique. Il grandissait à chaque fois qu'il prenait une vie. Sa force était dans son épée, on voyait les pierres précieuses étinceler de plus en plus, comme si elles se nourrissaient du sang versé.

J'étais toujours prise au piège sous ce dôme qui bloquait mes pouvoirs et je regardais impuissante ses agissements, comme fascinée par ce macabre spectacle.

Inexorablement, il avançait vers moi et je sentis avec certitude que j'allais être la prochaine victime de cette épée au mortel enchantement. Elle allait prendre ma force, mon énergie, ma magie pour s'en nourrir, pour le nourrir.

Lorsque son haleine pestilentielle frôla mon visage, je poussai un cri.

Je me réveillai brutalement, en sueur, marquée encore par ce cauchemar, imprégnée par la vision si réelle de cette épée sanglante, par l'odeur de fer du sang, par ce souffle fétide qui avait été un instant si proche de moi.

Regardant autour moi, je fus désorientée à la vue de ce lieu inconnu. Où étais-je ?

La lumière s'alluma alors et Anton entra, plein d'inquiétude.

— Que se passe-t-il ? Que t'arrive-t-il ? m'interrogea-t-il, en s'asseyant sur le rebord du lit, et me prenant la main.

— Je suis désolée de t'avoir réveillé... J'ai eu un cauchemar. Je vais essayer de me rendormir, répondis-je, autant pour le rassurer que pour moi, car j'étais encore trop choquée.

— Attends, je vais te chercher un autre pyjama. Tu es en sueur et tu trembles. Va prendre une douche, cela t'aidera à te remettre.

Il me lâcha la main doucement, se leva et sortit. Je suivis son conseil : je me déshabillai et me glissai sous le jet bienfaisant. La chaleur de l'eau m'apaisa. J'y restai bien cinq minutes. Quand je sortis de la cabine en verre opaque, je trouvai un nouveau pyjama placé sur un valet, et après m'être essuyée dans une grande serviette verte et douce, je me glissai dedans et repartis dans la chambre. Je trouvai Anton qui m'attendait à côté du lit.

— Émilie, je vais rester près de toi afin que tu te rendormes tranquillement, m'annonça-t-il.

— Oh, il n'y a pas besoin. Je vais y arriver toute seule.

— J'insiste, ma compagnie peut peut-être t'aider à te rendormir paisiblement, et si tu recommences à faire des cauchemars, je serais là.

Avec lui à mes côtés, après ce baiser, j'étais sûre de ne pas arriver à me rendormir, et en plus, j'étais vraiment gênée par ce genre de situation inhabituelle pour moi, même si son regard sur moi n'était en aucune façon offensant.

Il dut se douter de cela, car il me dit :

— Bon, je te laisse te remettre au lit et je viendrai voir si tout va bien dans un moment, si tu préfères.

— Oui. Merci.

Il s'éclipsa et je me recouchai.

Bien sûr, je n'arrivais pas à me rendormir, ayant peur de revoir ce regard, cette scène morbide. Je me tournais et me retournais. Et quand il revint pour vérifier si tout allait bien, ainsi qu'il me l'avait promis, il me trouva toujours éveillée.

— Bien, comme tu ne dors pas, je reste pour te rassurer. À moins que tu ne veuilles me parler de ton rêve ?

— Non, je n'ai pas envie d'en parler pour le moment, je vais essayer de dormir. Peut-être que ta présence va m'aider.

Bien sûr un vampire qui veille sur votre sommeil, cela était plutôt rassurant ! Pourtant j'avais inexplicablement la certitude qu'il ne me ferait aucun mal.

Il s'assit sur le lit et éteignit la lumière. Il ne bougeait pas, sa compagnie n'avait rien d'angoissant, mes sentiments devaient fausser mon jugement ; et je réussis à me rendormir dans un sommeil sans rêve.

Au matin, ce fut le soleil entrant à flot dans la pièce qui me réveilla. Je sentis sa chaleur sur ma peau, mais il y avait autre chose : un parfum musqué était perceptible, embaumant tout autour de moi, et par dessus tout une sensation d'emprisonnement me cernait. J'ouvris les yeux et je compris : j'étais dans ses bras. Comment cela était-il arrivé ?

Il dut sentir que je ne dormais plus car il baissa la tête vers moi, et prononça ce mot, avec un sourire très doux :

— Bonjour !

Je me contentai de lui répondre la même chose, en rougissant. J'essayai de me défaire de ses bras. Il les détacha alors avec vivacité, continuant à me regarder :

— Au début, tu étais très agitée, alors j'ai préféré te prendre dans mes bras, en souhaitant que tu te calmes plus facilement ainsi, ce qui s'est produit, m'expliqua-t-il. Il se redressa. Bon, je pense que tu souhaites être seule. Je vais te préparer un petit quelque chose pour te restaurer. À tout de suite !

Il se leva très vite et sortit de la pièce.

J'avais dormi dans ses bras ! Et je n'avais rien perçu, aucunes de mes défenses ne s'étaient mise en place. Pourtant, même lors de mon sommeil, j'avais toujours une espèce de bouclier qui me protégeait. Je ne comprenais rien à ce qu'il se passait. Où alors étaient-ce mes sentiments pour lui qui annihilèrent tout cela ? Cet amour me donnait-il une telle sensation de confiance que je restais sans protection contre lui, comptant en fait sur lui pour me protéger, pour

me rassurer ? Enfin, je cessai de penser à cela. Pour le moment, il fallait que je m'en aille au plus vite.

Je m'habillai rapidement, refis le lit, pris toutes mes affaires, après avoir remis un peu d'ordre dans la pièce, et je le rejoignis à la cuisine où il m'attendait. Le petit déjeuner était installé sur l'espèce de comptoir, fait en bois et en verre, qui opérait une séparation entre la cuisine et la grande pièce salon.

— Bien, j'ai refait du café, et il y a du jus d'orange, ainsi que de la brioche. J'espère que cela suffit ?

— Merci, cela ira.

Je m'installai sur un des quatre hauts tabourets en bois qui étaient disposés devant.

Mais pourquoi avait-il de la nourriture chez lui ? Il n'en avait pas besoin. Ou alors... C'était étrange, mais je ne l'imaginais pas séduisant des femmes, puis les amenant ici pour en faire son repas. Non, cela ne lui ressemblait pas. Tout en mangeant, je réfléchissais à cela.

— Tu ne manges pas ? lui demandai-je afin de meubler un peu le silence qui s'était installé, et aussi pour mettre un terme à mes réflexions.

— Non, je n'ai pas faim.

Bien sûr !

Je finis en me hâtant. Je proposai de l'aider à ranger, mais il refusa. Nous prîmes mes affaires, il passa sa veste, afin qu'il puisse me raccompagner chez moi. Nous sortîmes de l'appartement, et nous nous dirigeâmes vers l'ascenseur. Une fois à l'intérieur, il appuya sur le premier bouton, et nous arrivâmes au parking souterrain. Le tout évidemment en silence. Une fois arrivés près de sa voiture, il me tint la portière comme d'habitude, puis il monta de son côté et fit démarrer le moteur. La porte coulissante s'ouvrit, grâce à une télécommande, et nous nous mîmes en route.

Le parcours s'effectua dans un mutisme assez incompréhensible.

Entre nous deux ces silences se produisaient beaucoup trop souvent, et je ne savais que faire pour lutter contre cette gêne, contre ces non-dits. Cela devenait pesant.

Une fois chez moi, il se gara devant le portail et descendit rapidement pour m'ouvrir la portière. Il me raccompagna jusqu'à ma porte, portant mes sacs. Ensuite il me demanda :

— Je peux entrer ?

— Oui, bien sûr !

Je fus surprise par cette demande. Mais un détail me revint : il fallait donner son accord à un vampire pour qu'il puisse pénétrer à l'intérieur d'une maison, si ce lieu était privé.

Il referma derrière lui, posa mes affaires avec soudaineté par terre, pour me prendre dans ses bras et me donner un baiser passionné, où la retenue de la veille n'était plus manifeste, comme si ce dernier n'avait été qu'un test pour savoir jusqu'où il pouvait aller avec moi. Un baiser auquel je répondis. J'avais l'impression de ressentir un feu d'artifice dans tout le corps, comme si mon énergie connaissait un regain de puissance. C'était doux, mais aussi intense. Moi qui pensais connaître mon corps, sa réaction face à l'énergie, je le redécouvrais. Et lorsque Anton interrompit le baiser, je me sentis presque prête à m'évanouir, tellement le fluide agissant dans mes veines semblait s'enflammer. Heureusement il ne me lâcha pas ! Il était lui-même visiblement surpris de ce qui venait de se produire et demanda, me dévisageant avec un regard chargé encore de l'intensité de ce moment :

— Émilie, ça va ?

— Oui, j'ai...

Je tâchais de reprendre mon souffle et de retrouver mon équilibre.

Il releva mon menton du doigt, et me posa cette question inattendue :

— Je peux rester ?

— Pardon !

Il me regarda alors avec ce sourire en coin que j'avais appris à apprécier.

— Je ne veux pas dire cela. Je crois simplement que nous devons parler de certaines choses, savoir où nous allons. Je souhaite aussi passer un peu de temps avec toi. Tu m'as vraiment manquée cette semaine. Toi, ton parfum, ta personnalité à la fois douce et gaie.

Il se pencha et déposa un nouveau baiser rapide sur mes lèvres. Lorsqu'il releva la tête, il prit la mienne entre ses mains et plongea son regard dans le mien.

— J'aime aussi cette mélancolie que je sens en toi, continua-t-il. Tout cela fait que je vis quelque chose de particulier avec toi, et, pour moi, c'est nouveau. Mais je pense aussi que c'est réciproque. J'ai envie d'en discuter avec toi. Qu'en penses-tu ?

Je me contentai d'opiner du chef, dépassée par tant d'émotions. Nous nous dirigeâmes vers le salon. Je m'installai sur le canapé, et lui alla se placer devant la baie pour regarder le paysage environnant. Après un moment de silence, il se retourna vers moi :

— Émilie. Depuis le premier jour, depuis que j'ai senti ta présence derrière moi, depuis que j'ai croisé ton regard, je n'arrive pas à te sortir de mon esprit. C'est comme un sort, j'ai la sensation que notre rencontre devait se produire. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est ainsi. Je me doute que ce que je dis est idiot, que cela peut faire cliché, mais c'est ce que je ressens. L'attirance que j'éprouve envers toi ne s'explique pas, elle se vit, et c'est tout. J'ai l'impression que pour toi c'est la même chose, que tout ce qui se passe te bouleverse et te fait peur. Je le lis dans tes yeux, je le sens dans ton comportement, dans la réaction que tu as à mon égard quand nous sommes ensemble, et ce depuis le début. Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ?

Pendant ce discours, il ne m'avait pas quittée des yeux, guettant mes réactions à chacune de ses paroles, cherchant à prévenir chaque moment d'interruption qu'il aurait pu se produire. Il avait compris tant de choses, bien avant moi. Sa grande sensibilité s'exerçait-elle aussi sur les sentiments ? Et moi qui n'avais rien pressenti de cela avant ces derniers jours. J'étais tellement focalisée sur ce qu'il était que j'en avais oublié mes propres réactions. Je ne souhaitais pas analyser de façon plus pertinente mon comportement, me refusant à poser les bons mots sur mes sentiments. J'avais déjà fait un bond énorme en découvrant que j'étais amoureuse de lui, alors ce qui devait se conjuguer avec ce sentiment, c'était vraiment difficile à envisager pour le moment encore !

Je pris mon temps pour lui répondre, confondue. Il fallait d'abord

que je mette de l'ordre dans mes pensées, mais finalement je ne pus que lui confier :

— Non, tu ne te trompes pas. Et oui, je n'y comprends rien. C'est aussi nouveau pour moi, et inattendu. Honnêtement, je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas non plus jusqu'où cela peut aller. J'ai envie que cela continue, mais cela me fait...

— Peur ? m'interrompit-il en se rapprochant de moi.

— Non, bizarre.

— Pourquoi ?

Il s'assit à côté de moi.

— Je n'aime pas ne pas savoir où je vais, et là...

J'ouvris les mains dans un geste révélant mes doutes et mon impuissance.

Il me prit la main :

— Bien. Nous allons prendre notre temps et voir où cela nous mène, d'accord ? De cette façon nous apprendrons à mieux se connaître. Et nous verrons ensemble ce qu'il va advenir de cette histoire... de notre histoire.

— Oui, répondis-je avec laconisme.

L'accent de certitude qui se dégageait de ses paroles était rassurant.

Il se leva et tendit sa main vers moi en une invite silencieuse, puis me dit :

— Je n'ai rien prévu cette journée, alors il est peut-être possible de la passer ensemble ? Nous allons visiblement avoir du beau temps : le ciel bleu est prometteur. Pourquoi ne pas se laisser porter, prendre ma voiture, qui, elle, fonctionne sans souci – il me fit un clin d'œil rapide en prononçant ces mots –, et aller visiter les environs ?

C'était irrésistible ! Et puis, je ne pressentais aucune électricité, aucune énergie négative avec le retour du soleil, alors pourquoi pas !

Je mis ma main dans la sienne, et nous partîmes pour une journée de liberté. Après la tension de toute la semaine écoulée, ce samedi allait être très agréable.

Nous nous promenâmes au hasard, pique-niquant – moi du moins, car j'avais fait suivre un repas à emporter –, au bord d'un champ, et